

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 10 au 16 juin : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 2042.

LE NUMÉRO: 10 CENTIMES. — ÉTRANGER: 20 CENTIMES

Dimanche 18 juin 1916.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnements (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France: 10 fr. 50, 6 Mois: 58 fr., 1 An: 108 fr.
Étranger: 12 fr. 50, 6 Mois: 68 fr., 1 An: 128 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les mandats et les chèques sont acceptés.

« Le plus court chemin n'en dit pas plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresses pour la correspondance
à l'Administrateur d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : M. 10-44, 57-45
adresse télégraphique : EXCEL PARIS



LE GÉNÉRAL JOFFRE ET LE GÉNÉRAL BALFOURIER



UN DECAUVILLE TRANSPORTE DES MUNITIONS AUX PREMIÈRES LIGNES



LA CLOCHE D'ALARME
D'UN POSTE AVANCÉ

LA PLUS GRANDE ACTIVITÉ REGNE SUR NOTRE FRONT. — Si les Allemands ont cru nous obliger, en attaquant Verdun, à concentrer là toutes nos forces pour leur tenir tête, ils se sont gravement trompés. Sur le front entier, nos soldats donnent la main aux Anglais et aux Belges, même aux Russes... de France, pour établir une chaîne aussi inviolable que celle qui va des Vosges aux Flandres, en passant par Verdun. C'est cette chaîne-là qui, tout à coup, peut se tendre et, par sa pression soudaine, repousser l'agresseur avec une énergie qu'il affectait, depuis longtemps, de nier à nos armées.

A bâtons rompus

Je ne suis pas curieux, mais je donnerais bien une entrée gratuite au comité secret à seule fin d'apprendre pourquoi le pessimiste se croit plus malin que l'optimiste. Ils n'en savent pas plus l'un que l'autre, mais l'optimiste se contente de penser que le pessimiste a mauvais estomac et de le plaindre, tandis que le pessimiste n'hésite pas à prendre l'optimiste pour un imbécile. Il va même plus loin : il l'accuse de lâcheté, il lui dit :

— Vous avez peur des réalités. Vous vous cachez la tête sous l'aile pour ne pas voir le danger, à l'instar de l'autruche.

Il pourrait ajouter : de l'autruche... Hongrie, étant donné la façon dont cette grande impuissance se laisse bernier par son gouvernement au sujet des victoires russes.

Mais la différence entre l'optimiste et le pessimiste se double encore de ceci que le pessimiste est incurable. Le jour où arrive une mauvaise nouvelle certaine, précise, contrôlée, l'optimiste met un crepe à son optimisme et ne se cache même pas pour verser une larme. Mais le pessimiste éprouve on ne sait quelle volupté acre à s'écrier, avec un ricanement supérieur et quasi-satisfait :

— Je l'avais bien dit !

En revanche, quand se produit un fait heureux le pessimiste ne désarme pas, au contraire. Il ricane de plus belle — on devrait dire de plus vilaine — et il regarde l'optimiste avec un dédain plus accentué qu'auparavant :

— Vous croyez ça, bonnes gens ! Et il hausse sarcastiquement les épaules.

Il faudrait n'avoir jamais eu de mains pour ne pas sentir une violente envie de le gifler.

En vertu des considérations ci-dessus, les optimistes chatouilleux ont été mis cette semaine à une rude épreuve ; moins rude, cependant, que celle qu'a infligée aux députés la tenue si longtemps attendue du comité secret. Ces messieurs ont pu se convaincre qu'il en est du théâtre de la guerre comme de tous les autres théâtres, et que là aussi le succès d'une pièce fait le vide dans la salle voisine. Quinze jours plus tôt, la France entière se serait passionnée pour cette réunion ; mais le bruit de l'offensive russe a couvert tous les bruits, et ce n'est pas insulter la représentation nationale que de dire que son secret lui a été laissé pour compte, comme un « raté » des grands tailleurs.

Il est arrivé, à ce sujet, à un de nos plus sympathiques députés, une aventure qui vaut d'être contée. Il avait accepté depuis plusieurs semaines de dîner hier soir chez une des plus aimables mondaines de la République. La digne député était sur des charbons ardents. D'une part il ne voulait pas manquer à ce dîner ; d'autre part il se demandait comment il pourrait résister aux questions qui n'allaient pas manquer de l'assaillir. Pour pouvoir toujours détourner la conversation, il avait astucieusement préparé divers sujets palpitants qu'il se proposait de mettre sur le tapis de façon à gagner l'heure de la fin. Il disait à un ami :

— Je leur parlerai de la nouvelle violation de la tombe de Lantelme, et je leur dirai que j'ai à cet égard des luyaux tout à fait sensationnels. Ces révélations macabres font toujours bien dans un dîner. Quand on aura fini d'évoquer les aventures du seul Edwards qui n'ait pas eu d'enfants, je leur raconterai que depuis mercredi Honnorat a des idées noires, qu'il croit qu'il a été change en nègre, avec une pendule dans le ventre, laquelle sonne toutes les heures que, grâce à lui, n'ont pas sonnées les pendules de France : alors chacun racontera comment il se trouve de cette réforme, et je serais bien malheureux si tout cela ne me conduisait pas jusqu'au café ; mais, malgré tout, je ne suis pas tranquille : cette femme a une façon si irrésistible de vous demander quelque chose !...

Il arrive, on lui fait un accueil cordial, sans rien de particulier. On se met à table, et la conversation commence. Au potage, on parle de l'offensive russe : anxieuses, on raconte des détails sur les hauts faits des cosaques. Au roti, un monsieur déclare qu'il a connu sur la côte d'Azur un cousin du général Broussiloff, et aussitôt tout le monde de rester la fourchette en l'air pour l'entendre. Au dessert, la maîtresse de maison fait apporter une grande carte du front d'Orient pour que chacun puisse suivre la marche des armées victorieuses. A la fin le député, agacé, n'y tient plus. Il trouve presque antipatriotique que personne ne parle de ce qui le préoccupe. Il dit :

— Savez-vous, mesdames, que c'est aujourd'hui qu'a commencé le comité secret ?

— Bah ! dit la maîtresse de maison, qu'est-ce que c'est que ces six cents captifs du Palais-Bourbon à côté des 150.000 prisonniers de Volhynie !

Et, ce soir-là, le député n'indiscrétionna pas plus avant.

Paul Dollfus.

Ce que l'on dit

En attendant...

Dans le monde des sculpteurs, qui est une Athènes, évidemment, mais aussi un grand Landerneau, on fait en ce moment de joyeuses et peut-être un peu jalouses gorges chaudes de l'idée d'un confrère.

Ce statuaire ingénieux a songé que les municipalités ne pourront manquer d'éprouver le désir légitime et patriotique de commémorer le souvenir des enfants du pays, morts dans la grande guerre. Il a donc écrit aux maires des trente-six mille communes de France pour leur proposer un monument tout fait, un monument passe-partout, représentant la France appuyée sur son épée — naturellement ! Ce monument, exécuté en « pierre de Lorraine agglomérée », — lisez en ciment, que je présume plus ou moins armé puisqu'il s'agit d'un monument militaire — est offert à des prix défiant toute concurrence et avec facilités de paiement.

Il est clair que si l'agrément des œuvres d'art réside en partie dans leur diversité, il n'est pas souhaitable que la postérité, constituée surtout d'automobilistes, rencontre dans nos trente-six mille communes la même bonne femme appuyée sur la même épée.

Mais, pourtant, je ne puis m'empêcher d'estimer que ce sculpteur, s'il n'est point un Phidias, ce que j'ignore, a du moins le génie commercial. Et je signale sans rire son exemple à tous les industriels, à tous les commerçants de France. Il se remue, il envoie des circulaires : que ceux-ci en fassent autant !

Pierre Mille.

C'était deux ans avant la guerre. Un soir de carnaval, une troupe de masques et travestis tombait en soirée-surprise chez M. Messimy qui ne fut pas fort enchanté de cette irruption de gens, à onze heures du soir, chez lui, rue Bonaparte. En effet, les incroyables, les dominos roses et les pêcheurs napolitains s'étaient heurtés à ceux qui venaient lui offrir le ministère de la Guerre. Pourtant M. Messimy fit contre mauvaise fortune bon cœur. L'un des masques, un attaché de l'ambassade d'Allemagne, dansa jusqu'au matin dans le cabinet de travail du député-ministre, impassible et renfrogné.

Depuis, M. Messimy à la tête de son régiment a eu à combattre contre des troupes que commandait son hôte indésiré. Les uns et les autres avaient des masques, mais ce n'étaient pas les mêmes qu'au soir d'hiver 1911-1912, quand venait de démissionner le cabinet Briand, et où seuls les parfums de jeunes femmes emplissaient le bureau et les dossiers du capitaine Messimy. Depuis, sous l'autre masque, il a évité les gaz asphyxiants...

Le changement d'heure n'amène aucune perturbation, excepté chez certains estomacs délicats. Il paraît que lesdits estomacs ne peuvent se plier au nouvel horaire, en dépit des excellentes raisons qui l'ont motivé. Quand vient midi — le nouveau midi — vous voyez des personnes déclarer avec décongragement : « Je n'ai pas encore faim ! », et à une heure — l'ancien midi — se proclamer en appétit.

De sorte que plusieurs théâtres du boulevard viennent de créer « le déjeuner de treize heures », où des élégantes viennent grignoter et babiller, trouvant très drôle de se mettre à table lorsque les autres en sortent. Ce repas tardif doit bien écourter l'après-midi ; heureusement, les petites femmes qui vont au « déjeuner de treize heures » n'ont pas grand-chose à faire.

Et maintenant, si pareille innovation ne vous plaît pas n'incriminez ni Paris, ni les femmes, car les messieurs de Rodez viennent de réclamer « le dîner de 21 heures ». Un arrêté du préfet de l'Aveyron autorise les cafés du chef-lieu à rester ouverts une heure de plus le soir.

Voici qu'on veut déjà tricher avec M. Honnorat !

Aujourd'hui va s'ouvrir la pêche et vont recommencer les beaux jours de Chatou.

Ce fut, on le sait, à Chatou qu'Ambroise Thomas et plusieurs de ses contemporains célèbres se plurent à taquiner la carpe ; et, en souvenir du maître, tout l'Opéra qui pêche — suivi du presque tout Paris pêcheur — se rend encore sur ce coin de berge qui porte, on se le rappelle, des noms traditionnels : la Halte-des-Novices, le Grand-Coup, l'Arbre-Mort, le Petit-Salon...

Jusqu'ici, c'est très bien. Mais la nécessité de donner à ces « gourbis de la pêche » des noms tirés de la guerre ne nous paraissait pas se faire sentir. Tranchons le mot : il serait très pénible de voir des pêcheurs à la ligne s'installer au creux d'un vieux saule qu'ils ont baptisé le « Mort-Homme », ou sur la terrasse d'un moulin ruiné, dénommé par eux « la Maison-du-Passeur ».

C'est cependant le « lancement » que quelques personnalités du boulevard nous annoncent avec importance.

Oh ! esprit... que de sottises on commet en son nom !

Nous annonçons récemment l'aimable projet qui intéresse également la Cour britannique et le Quirinal, et selon lequel le prince de Galles pourrait bien épouser un jour l'exquise princesse Yolande.

L'autre soir, le jeune héritier du trône d'Angleterre arrivait, pour un court séjour, en une ville proche du front, lorsque pénétrant dans une élégante maison où résidait — en billet de logement — un officier supérieur anglais, le prince avisa dès le seuil une charmante demoiselle de cinq ans, la fille des hôtes du lieu.

Séduit par la grâce de l'enfant, il s'inclina vers elle et, très doux, la questionna, en ami et allié, sur son âge, et sur son nom.

La petite, nullement intimidée, avoua gentiment ses cinq printemps, et puis elle ajouta :

— Je m'appelle Yolande.

Alors, le royal jeune homme rougit un peu, ferma les yeux et, posant sa main sur la mignonne tête blonde, resta un instant pensif. Mais c'était sans doute une jolie songerie qui le hantait, car sur son lèvres errait le plus heureux des sourires.

Depuis quelques semaines, les théâtres, cafés, promenades sont encombrés par une population flottante que Paris ne voit pas revenir avec enthousiasme. Il ne s'agit point — il va sans dire — des permissionnaires mais de certains « retour de Nice ». Tous les snobs dont nous avons souligné la Côte d'Azur nous « réenvahissent » et ne savent plus que devenir, car les plages du Nord où ils se rendaient d'habitude ont décidé d'autre chose à faire qu'à les recevoir.

Acteurs, actrices sans casinos, châtellains sans chasse, baigneurs sans bain, apportent parmi nous leur désœuvrement bruyant. L'autre soir, à la sortie d'un théâtre, c'était M. X..., « l'arbitre des élégances de la Promenade des Anglais », qui échauffait à haute voix tout un plan stratégique : que Verdun ne le contemplait-il pas ! Hier, c'était Mme Z..., la femme auteur qu'inspira tout l'hiver la « grande bleue », et qui trouve le Paris de guerre véritablement « rossant » : goûtez le mot que les gens chics ont créé pendant la campagne d'hiver, dans le pays où fleurit l'oranger ! « Rossant ! »

Etant donnée l'extraordinaire fraîcheur de la température de Paris, il nous reste un espoir : c'est que les « retour de Nice » y repartent par le premier train ! Ils sont tout à fait indésirables !

« Que pensez-vous de Verdun ? »

Telle est l'interrogation qu'adresse aux Alliés habitant la Chine du Nord le *Verdun Ambulance fund*, créé par la presse de Tien-Tsin, il y a plusieurs mois.

« Si vous êtes Anglais, Français, Russe, Italien, Belge, dit ce généreux appel, ce nom doit sans doute évoquer à votre esprit quelque chose de mieux qu'un point sur la carte du monde. Verdun est la scène d'une des plus décisives batailles de la guerre. Il faut le considérer comme le tombeau des ambitions germaniques. De braves Français y luttent, y tombent pour la liberté de l'Europe. Depuis des semaines, le sang coule pour que soit sauvée l'héroïque cité meusienne. N'avons-nous pas à payer à la France et à ses fils une dette de gratitude ? Nous ne pouvons pas rendre la vie aux morts, ni secourir directement les blessés. Mais il est possible aux Alliés vivant dans le Nord chinois d'exprimer leur admiration pratiquement. Souscrivez au *Fonds de l'Ambulance de Verdun* et prouvez ainsi votre respect pour les vaillants défenseurs de cette ville. »

Le *Verdun Ambulance Fund*, qui a déjà envoyé des sommes considérables, ne mérite-t-il pas d'être signalé ici à la reconnaissance de nos soldats ?

Le Veilleur.

LA SITUATION MILITAIRE

Les Russes enfoncent le centre autrichien. -- Les Allemands évacuent Pinsk. Czernowitz investi.

Devant Verdun, les actions restent intermittentes et limitées. L'ennemi a attaqué à la grenade la redoute d'Avocourt, qui défend la lisière nord-est de ce bois et a été reprise par nous le 6 avril dernier. Il a dirigé une autre tentative contre nos postes avancés entre le bois d'Avocourt et la cote 304 et a été repoussé dans les deux cas. Sur la rive droite de la Meuse, c'est nous qui avons repris l'offensive dans la journée d'hier : une vive attaque nous a permis de regagner du terrain au nord de la cote 321, qui flanque à l'ouest l'ouvrage de Thiaumont.

Une certaine activité est signalée aux deux extrémités de notre front : à Lombaertzyde, où le duel d'artillerie est devenu assez intense, et en Alsace, où un coup de main exécuté à l'est de Thann a permis à un de nos détachements de s'avancer jusqu'aux deuxième lignes de l'ennemi.

De part et d'autre on s'observe. Les aviateurs multiplient leurs expéditions. Ceux de l'ennemi se contentent de lancer leurs bombes sur nos villes. Les nôtres recherchent et atteignent ses voies de communication : les gares de Longuyon, Montmédy et Audun-le-Roman, qu'ils ont bombardées avec succès la nuit dernière, sont situées sur la voie ferrée qui relie Metz à Mézières.

Les récents progrès de l'offensive russe ont entamé le centre des armées austro-allemandes, qui avait résisté jusqu'à ce jour. Ce centre, constitué par les armées Boehm-Ermoli et Bollmer, tient le front depuis Dubno jusqu'à Buczacz et comprend une forte proportion de troupes allemandes.

Au sud-ouest de Dubno, nos alliés avaient poussé jusqu'à Kozin. Ils ont étendu leur avance au sud de la voie ferrée de Rovno à Lemberg, le long de la rivière qui passe à Pliacheva, en enlevant d'importantes positions fortifiées. En même temps ils ont poussé dans la direction de Vladimir-Volynski jusqu'à Lokatchi, sur la Luga, affluent du Bug.

Au nord-ouest de Buczacz, après avoir résisté à de furieuses contre-attaques, ils ont également progressé depuis Haivoronka jusqu'à Gnilovody, d'où ils menacent Podhajec.

D'autres succès ont été obtenus contre l'aile gauche des armées ennemies, entre le Styr et le Stokhod, et ont eu pour conséquence d'obliger les Allemands à évacuer la ville de Pinsk et les marais du Pripet, où ils risquaient d'être débordés par le sud. À l'aile droite de l'ennemi, les Russes sont descendus, à l'ouest de la Strypa, de Potok Zloty à Niezviska, qui est le point où la route de Kolomea franchit le Dniester.

Enfin, la ville de Czernowitz est étroitement investie; les Autrichiens n'en occupent plus que les faubourgs et cherchent à se frayer un



passage vers l'armée de Bukovine, qui s'est retirée vers le sud. Mais les Russes ayant passé sur la rive droite du Pruth leur ferment la route et il est probable que la garnison restera prisonnière.

La situation a été jugée si grave que deux corps d'armée allemands auraient été envoyés en Galicie et deux divisions bulgares en Bukovine. Il est douteux que ces renforts de la dernière heure puissent arrêter la débâcle de l'armée autrichienne.

Jean Villars.

Il se confirme que Czernowitz a été évacué

PÉTROGRAD, 17 juin. — On assure que les autorités civiles et militaires ont déjà quitté Czernowitz. Elles auraient, avant leur départ, confié à un comité composé de personnalités appartenant à diverses nationalités le soin de remettre la ville aux Russes.

Dans les milieux militaires, on relève que les Autrichiens avaient précédemment abandonné Czernowitz aux Russes sans défendre la ville, et même en la ménageant, étant sûrs que leur évacuation n'était que temporaire. Aujourd'hui, les Autrichiens défendent avec acharnement Czernowitz; ils comprennent sans doute que la ville leur échappera définitivement dans la défaite terrible qu'ils subissent, alors que les secours de leurs alliés retenus sur d'autres fronts deviennent très problématiques.



LE GÉNÉRAL RUSSE SKHAROFF dont le nom a été cité hier dans le communiqué officiel

L'Allemagne impuissante à secourir l'Autriche

Elle ne dispose que d'un général!

LONDRES, 17 juin. — De Pétrograd au Times :

« Les critiques militaires commentent avec ironie la nouvelle que les Allemands ont envoyé le général Ludendorff, chef d'état-major de Hindenburg, au secours des Autrichiens, et font remarquer qu'un officier tout seul, quel que soit son talent, ne peut pas compenser des dizaines de milliers de baïonnettes, dont les Autrichiens ont un très pressant besoin.

« Ils ajoutent que les quatre ou cinq divisions allemandes qui ont été réellement envoyées comme renfort ne sont qu'une goutte d'eau dans l'océan et qu'elles ont complètement échoué dans leur mission.

« Néanmoins, les Allemands ne peuvent pas se permettre d'abandonner leurs alliés, et leur dernière manifestation d'activité sur le front nord-est peut être regardée comme destinée à détourner l'attention des Russes de la tâche qu'ils ont entreprise de briser les Autrichiens.

Le correspondant des Daily News à Pétrograd télégraphie sur ce même sujet :

« Le général Ludendorff, qu'il soit homme de génie ou non, est arrivé trop tard à l'aide de l'archiduc Frédéric. Il est évident, par conséquent, que l'effort des Allemands pour sauver les Autrichiens doit être tenté sur quelque autre point du front que Loutsk.

La population autrichienne s'alarme

ZURICH, 17 juin. — On mande de Zurich au Corriere della Sera que l'offensive russe a semé l'alarme chez les populations civiles de l'Autriche-Hongrie. Beaucoup de grands journaux évitent de commenter les communiqués du grand état-major; d'autres écrivent de longs articles pour exhorter la population au calme et à la confiance.

On s'emploie à faire converger l'attention publique sur le secteur nord du front et on évite de parler des combats qui se livrent en Galicie, en Volhynie et dans la Bukovine.

(Voir nos dépêches en Dernière Heure.)

POUR EN FINIR

Une démarche de l'Entente à Athènes

Nous sommes en mesure de confirmer qu'une démarche des représentants des Alliés à Athènes auprès du gouvernement hellénique est...

Les puissances de l'Entente sont pleinement d'accord sur la nécessité d'une action énergique et résolue à ne pas tolérer plus longtemps les agissements suspects et les manœuvres obliques du ministère Skouloudis. L'heure actuelle exige que, sur tous les points, la situation soit nette et claire. Il est donc inadmissible que subsiste plus longtemps du côté grec quelque ambiguïté. Après la démarche projetée, on doit compter qu'il n'en subsistera plus.

UN AVEU

Comment l'Allemagne se prépare à envahir la Grèce

L'achèvement du chemin de fer Pirée-Athènes-Larissa déclenche l'enthousiasme de M. D. Aravandinos, vice-consul de Grèce à Berlin, qui explique dans le Berliner Tageblatt quels sont, selon lui, les bénéfices que sa patrie peut attendre de cette nouvelle voie de communication.

« Par ce chemin de fer, écrit-il, les relations entre l'Europe centrale et la Grèce entrent dans une nouvelle phase. Jusqu'à présent, pour aller de Berlin à Athènes, on empruntait différents moyens de locomotion : le chemin de fer Berlin-Vienne-Trieste, la mer de Trieste à Patras et le chemin de fer encore de Patras à Athènes. Cela demandait 80 heures de voyage.

« Par la nouvelle ligne, on pourra se rendre directement de Berlin à Athènes, sans changer de wagon, en 50 heures.

« Bientôt, donc, la Grèce ne sera plus pour l'Allemagne un pays d'outre-mer. Cela aura une importance énorme, à tous les points de vue, car l'Hellade, n'étant plus un pays étranger, commencera à intéresser les entrepreneurs allemands qui se hâteront de mobiliser toute une armée d'hôteliers, de spécialistes de sources minérales (sic), de directeurs de sanatoriums, sans compter les expéditeurs, les importateurs et autres commerçants. »

DISCUSSIONS PRÉMATURÉES..



PRINCE RUPPRECHT DE BAVIÈRE

Il paraît que la candidature du prince Rupprecht de Bavière au trône de Pologne trouve des partisans de plus en plus nombreux parmi les princes allemands, ce qui indispose fort François-Joseph. Que le vieil empereur se rassure! Et qu'il fasse un peu confiance aux Russes pour donner à la question une solution tout à fait différente.

BIARRITZ
Saison d'Eté
HOTELS OUVERTS EN ENTIER

Le ministère Boselli et l'opinion en Allemagne

L'Allemagne a suivi attentivement la crise italienne. Le dépit que lui a causé l'entrée en action de l'Italie n'est pas encore apaisé et, ne pouvant se consoler d'avoir vu les Italiens échapper à la Triplice, les Allemands leur souhaitent matémort. C'est ainsi que leur presse a manifesté une joie bruyante aux premiers jours de l'offensive autrichienne. Ainsi encore, elle a feint de considérer la démission de M. Salandra comme un signe d'impuissance et de désunion et comme un désaveu de la politique d'intervention.

Mais l'offensive autrichienne est arrêtée : l'Autriche, oubliée de 1866, n'a pas obtenu le nouveau Custozza qu'elle recherchait et un nouveau Sadowa la menace du côté russe. Quant à la crise italienne, elle ne s'est pas résolue selon les vœux qu'on formait en Allemagne avec malignité. La *Gazette de Francfort* a même dû écrire un long article qui exprime une déception et dont le passage suivant doit être mis sous les yeux du lecteur français, car il précise de la manière la plus satisfaisante les conditions vraies dans lesquelles le ministère Salandra a été renversé :

On n'apprendra pas chez nous sans satisfaction, écrit la *Frankfurter Zeitung*, la chute du cabinet qui porte la responsabilité historique de la défection de l'Italie ; mais si nous en tirons la conclusion que les Italiens sont sur le point de se démoralliser, ce serait une illusion dangereuse. Si l'on ajoute, à la minorité qui approuve la politique de Salandra, les voix de ceux qui lui ont refusé leur confiance seulement parce qu'ils jugeaient sa politique trop molle, on voit que les députés Italiens restent partisans de la guerre en énorme majorité.

Ce jugement, arraché au journal de Francfort par l'évidence, est corroboré par la formation du cabinet Boselli. Toutefois les Allemands ne désarment pas. D'une part, ils ne peuvent s'empêcher de continuer à traiter l'Italie comme une sorte de vassale, et ils s'arrogent le droit de contrôler sa conduite. D'autre part, attribuant soigneusement leurs procédés aux autres, ils écrivent dans leurs journaux « qu'on n'a pas de peine à trouver le doigt des ambassadeurs de France et d'Angleterre » dans la chute de M. Salandra.

La perfidie est grossière quand on sait la réserve et la discrétion dont les diplomates alliés ont toujours fait preuve à Rome.

Il y a eu, au mois de mai 1915, un ambassadeur, un seul, qui est intervenu activement dans les affaires italiennes. C'était le prince de Bülow. Et l'Allemagne n'a pas eu à se féliciter des résultats de sa mission. Ses agents, ses propagandistes, ses représentants officiels recommencent d'ailleurs, sous une autre forme, la même faute aux Etats-Unis et il ne serait pas impossible que leurs efforts maladroits aboutissent en fin de compte à renforcer le programme national de M. Wilson. Si quelquefois les Alliés ont eu le tort de se laisser distancer, chez les neutres, par l'action de l'ennemi, ils ont donné ailleurs les preuves d'un tact qui n'a pas été inutile à leur cause. Le tout est de ne pas croire que la paresse soit toujours le bon goût des diplomates ni que le succès vienne chercher les ambassadeurs dans leur lit.

Jacques Bainville.

AUX ETATS-UNIS

M. Roosevelt soutiendra la candidature de M. Hughes

NEW-YORK, 17 juin. — Après avoir conféré avec M. Roosevelt et les amis politiques de M. Hughes, M. Perkins, leader progressiste, annonce que le parti républicain et le parti progressiste s'unissent pour soutenir la candidature de M. Hughes.

Les démocrates contre les progermaines

SAINT-LOUIS, 17 juin. — Le programme voté par l'assemblée plénière du parti démocrate repudie les conspirateurs teutons ; condamne la conduite de quiconque abuse de son titre de citoyen américain pour favoriser les intérêts d'une puissance étrangère ; condamne toutes les alliances ou combinaisons de résidents tendant à affaiblir ou à influencer la politique étrangère du gouvernement au détriment des Etats-Unis ; approuve le bill de navigation proposé par l'administration actuelle ; approuve l'accroissement systématique de l'armée et de la marine dans un but défensif.

Voici un extrait de ce programme :

Nous croyons que l'heure est venue pour les Etats-Unis de se joindre aux autres nations de l'univers pour toutes associations pratiques ayant pour but de servir avec efficacité les principes de liberté des nations et des individus et de maintenir inviolée et complète la sécurité des grandes voies des mers pour l'usage commun et sans entraves de toutes les nations.

Le programme affirme de nouveau la doctrine de Monroë.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 17 Juin (686^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Belgique, *duel d'artillerie assez intense au cours de la nuit dans le secteur de Lombaertzyde.*

Sur la rive gauche de la Meuse, *des attaques allemandes à la grenade sur la redoute d'Avocourt et sur nos postes avancés à l'ouest de la cote 304 ont été aisément repoussées. Bombardement intense de nos positions du Mort-Homme sans action d'infanterie.*

Sur la rive droite, *violente lutte d'artillerie dans le secteur au nord de Fleury.*

Dans les Vosges, *à la suite d'un violent bombardement dirigé par notre artillerie sur les ouvrages allemands de la cote 425 (est de Thann), un détachement de notre infanterie a pénétré dans la première et la deuxième lignes allemandes, qui ont été nettoyées. Le détachement est rentré, sans avoir subi de pertes, en ramenant des prisonniers.*

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, *bombardement continu de nos premières lignes à la cote 304 et de nos deuxième lignes dans la région de Chattancourt.*

Sur la rive droite, *une attaque de nos troupes sur les positions allemandes, au nord de la cote 321, nous a permis d'enlever ce matin quelques éléments de tranchées et de faire une trentaine de prisonniers. Au cours de la journée, lutte violente d'artillerie dans le secteur sud du fort de Vaux.*

En forêt d'Apremont, *lutte à coups de grenades. Notre artillerie a bombardé les camps et les organisations des Allemands à Montsec (est de Saint-Mihel). Une de nos pièces à longue portée a tiré sur la gare de Vigneulles-lès-Hattonchâtel, où un incendie s'est déclaré.*

Les aviateurs allemands bombardent Dunkerque, Bar-le-Duc et Pont-à-Mousson

Dans la nuit du 16 au 17, *trois avions ennemis ont bombardé la région de Dunkerque; aucune victime, peu de dégâts.*

Vers 20 heures, *Bar-le-Duc a été bombardé par des avions ennemis; il y a eu quatre tués et une quinzaine de blessés dans la population.*

En fin de soirée, *quelques bombes lancées sur Pont-à-Mousson par des avions allemands n'ont eu aucun résultat.*

Dans la nuit du 16 au 17 juin, *une de nos escadrilles de bombardement a jeté 29 obus de 120 et 4 de 155 sur les gares de Longuyon, Montmédy, Audun-le-Roman.*

Bar-le-Duc a été bombardé de nouveau au cours de l'après-midi. Les bombes lancées ont causé des dégâts matériels peu importants. On signale quelques blessés.

Un avion allemand survole Nogent-sur-Seine

Deux bombes sans résultat

TROYES, 17 juin. — Hier matin, à 8 h. 30, un avion allemand a lancé deux bombes sur Nogent-sur-Seine; une est tombée sur un immeuble où elle n'a occasionné que de légers dégâts; l'autre a déterminé un commencement d'incendie qui a été rapidement éteint. Il n'y a pas eu de victime.

Les opérations à la frontière du Mozambique

LE CAP, 17 juin. — Un télégramme officiel de Lourenço-Marques annonce que les Allemands ont attaqué mardi, par surprise, le poste portugais de Namoko, mais qu'ils ont été obligés de se retirer sur la rive gauche de la rivière.

Le combat dura une heure; les Allemands, employant des balles dum-dum, traversèrent la rivière en pirogues et se retirèrent ensuite dans la brousse.

Du côté des Portugais, *trois soldats européens et deux indigènes ont été tués et deux Européens blessés.*

Les pertes allemandes sont inconnues.

Ayuntamiento de Madrid

LA DISETTE EN ALLEMAGNE

Ni viande, ni pain

BERNE, 17 juin. — Au sujet de l'alimentation allemande, la *Post* de Munich publie l'article suivant :

Ce qui était à craindre s'est produit : beaucoup de familles ont déjà consommé les rations de pain qu'elles avaient reçues pour six semaines. Ces gens se trouvent maintenant dans une situation terrible : sans carte de viande, elles n'ont plus ni farine ni pain. Pourtant le pain est devenu maintenant l'élément principal de la nourriture chez le peuple.

Les socialistes avaient proposé que les familles pussent échanger les cartes de viande qu'elles peuvent encore posséder contre de nouveaux bons de pain. Cette proposition n'a pas encore été adoptée, mais le bruit s'en est répandu. Quantité de personnes se sont alors rendues au bureau statistique de la ville pour recevoir les nouvelles cartes de pain. Le bureau s'est naturellement vu dans l'obligation de leur donner satisfaction.

De toute façon, il importe de prendre des mesures d'urgence : on ne peut pas laisser mourir des gens de faim.

Le soldat allemand est rationné

AMSTERDAM, 17 juin. — Le *Telegraaf* apprend qu'un déserteur allemand appartenant au 8^e corps a révélé que depuis le 1^{er} mai, la ration allemande n'est plus que de 200 grammes de viande, 300 grammes de pain, 30 grammes de beurre, ou 40 de fromage, ou 50 de confiture.

Ils parlent de chasser les populations des territoires occupés

BERNE, 17 juin. — M. Trautman, membre de la Chambre des seigneurs, expose, dans le *Courrier de Hanovre*, certaines mesures propres à remédier, à son avis, aux difficultés alimentaires de l'Allemagne :

La pénurie actuelle de vivres, dit-il, est ou ne peut plus regrettable; elle provoque des divisions intérieures, des attaques contre certaines classes de la société, contre certaines catégories de citoyens qu'il vaudrait mieux dans l'intérêt des gens et du calme de notre population ne pas voir. Certainement, toute cette pénurie de vivres, surtout en ce qui concerne les pommes de terre, provient de ce qu'il y a actuellement des masses de gens qui sont nourris par le marché allemand et qu'il faudrait à tout prix en faire sortir. Il s'agit de toute la population civile de la Pologne occupée, de la Belgique et du Nord de la France qui, abstraction faite d'une petite partie de la Belgique, nourrie grâce à l'aide de l'Amérique, est approvisionnée par nous.

Il est compréhensible que l'on doit essayer de protéger ces populations, mais à une époque où l'Angleterre, ouvertement et avec l'assentiment joyeux de ses alliés, essaie d'affamer l'Allemagne, on ne pourrait cependant douter que la prudence nous oblige à conserver pour l'Allemagne elle-même qui est comme une forteresse assiégée tous les aliments disponibles et que, par suite, il faut rejeter toute la population civile ennemie des pays occupés dans la mesure où elle ne sert pas aux travaux en arrière du front dans son propre pays. Comme il s'agit dans l'espèce de plusieurs millions de personnes, il y aurait par suite d'énormes quantités d'aliments qui deviendraient disponibles pour la consommation intérieure allemande.

LES PROJETS DU COMTE TISZA

BERNE, 17 juin. — Le comte Tisza a de nouveau pris la parole, hier, au Parlement hongrois dans la discussion du budget :

En présence de l'accueil fait par l'Entente aux déclarations favorables à la paix qu'on a entendues dans les Parlements de Berlin et de Budapest, il ne nous reste qu'à continuer le combat avec une énergie inébranlable jusqu'à ce que nos adversaires reconnaissent que nous avons raison (*Vives approbations.*)

Les ennemis de l'Autriche-Hongrie veulent la démembrer et l'anéantir; ils disent combattre le militarisme allemand, comme si le militarisme qui pèse sur l'Europe n'était pas un militarisme européen beaucoup plus qu'un militarisme allemand. C'est en Allemagne qu'il est certainement le moins provocant.

Le comte Tisza s'en prend à un article du *Daily Mail* qui, à propos de la nomination de M. Helfferich, souhaite qu'en place en Angleterre, à la tête du gouvernement, un homme capable d'anéantir le commerce allemand.

En présence d'une pareille mentalité, nous ne pouvons que continuer la lutte et nous avons le droit de dire que le sang répandu retombe sur la tête de ceux qui poursuivent la guerre sans aucune nécessité et sans aucun droit moral. Les choses étant ainsi, il ne servirait rien de parler des conditions de paix.

A propos de la solution de la question polonaise dont a parlé le comte Andrássy, le comte Tisza fait remarquer que le chancelier allemand a déclaré, lui aussi, que la question ne pouvait être résolue que d'accord entre l'Allemagne et l'Autriche. Le président du conseil espère que le gouvernement sera bientôt en situation de donner des précisions sur le règlement de cette question.

AVANT LA CATASTROPHE DU "HAMPSHIRE"

La dernière journée
de lord Kitchener,
squire de Broom-Hall

Il y avait en Kitchener deux hommes: K. of K., comme on l'appelait familièrement, et lord Kitchener of Karthoum. Dans le *Who is who?* pour 1916 les titres du feu ministre de la Guerre du Royaume-Uni tiennent six lignes en abrégé. Il était chevalier de la Jarretière, baron, et il était aussi le Squire de Broom-Hall (Kent), ou il possédait une terre. Et dans le cadre étroit des dernières vingt-quatre heures de sa vie, K. of K., lord Kitchener of Karthoum, aura résumé cette qualité singulière entièrement et jusqu'au bout. Les goûts de ce beau géant, admiré comme la personnification imposante de l'armée anglaise, étaient fort simples. Il aimait les enfants, les fleurs et les porcelaines précieuses. Il ne redoutait pas la solitude.

Le samedi après-midi, la veille de son tragique voyage, lord Kitchener se rendait à Broom-Hall, dans son automobile. Il n'en possédait une que depuis la guerre. Jusque là, le feld-marschall n'avait jamais fait usage que de taxi-cabs, comme un modeste marchand de la Cité. Le Squire de Broom-Hall n'avait pas eu le temps encore d'installer sa maison et d'arranger son parc. Le domaine n'était qu'ébauché: dans le bâtiment, deux pièces à peine avaient été complètement meublées. Mais Kitchener aimait Broom-Hall, le lieu élu pour son repos futur. Dans cet intérieur inachevé, au milieu de l'encombrement des caisses de collections et des peintures rangées à terre le long des murs, après un modeste souper, servi par les gardiens de la propriété, tout seul et n'ayant mis son habit bas, le vainqueur des Derviches et des Boers, l'adversaire du Kaiser, en bras de chemise, comme un petit propriétaire suburbain, se mit à déclouer, à clouer, à ranger, à essayer la poussière de son emménagement. La même main qui avait signé le fameux appel demandant 300.000 recrues pour la grande guerre, et lancé dans la lutte effrayante la plus grande armée de l'Empire, maniait délicatement des verrières, des faïences rares, dont la contemplation le ravissait. Il organisait des étagères, il clouait des tableaux, caressant du regard toutes ces choses fragiles et gracieuses, souvenirs recueillis à travers le monde qu'il avait parcouru en combattant et qui lui rappelaient toute sa vie.

Malgré de cette tâche à laquelle il s'était complu, il gagna son lit assez tard. Le lendemain, de grand matin, il était debout et, avant le breakfast, la pipe à la bouche, vêtu de tweed et la canne à la main, il partit pour une longue promenade dans son parc aux allées esquissées, aux terrasses encore encombrées de débris, jusqu'à l'heure où, dans un pavillon en plein air au milieu du jardin, il prit enfin son premier repas.

Dans la matinée deux amis vinrent le rejoindre, le lieutenant-colonel Fitzgerald, qui devait périr avec lui, et le major Humphrey Leggett. Les trois compagnons firent le tour du propriétaire. K. of K. était très gai et, tout en marchant, il développa longuement ses plans d'embellissement à ses deux amis. Là, il voulait avoir une roseraie; ici, il entendait percer une allée, il allait faire ouvrir ce point de vue. Il voulait établir une ferme modèle et une laiterie selon les derniers perfectionnements. Et dans la fumée des cigares, devant le reposant paysage des arbres et des pelouses d'une fraîcheur de printemps, le maître entrevoyait la réalisation de ses arrangements. Dans sa pensée, le Squire de Broom-Hall aura contemplé le parc et le jardin de ses rêves! Dans sa pensée... La veille, en face de ses collections, il avait revu le passé, l'avenir lui était apparu le matin dans le jour... Son existence louchait au linceul. Après ces breves heures de détente et d'espérance, les trois amis revinrent à Londres. Ses derniers ordres à donner au War-Office, le train pour l'Ecosse... et lord Kitchener, ministre de la Guerre, s'embarqua en mission sur le *Hampshire*.

Aux funérailles du lieutenant-colonel Fitzgerald, des roses de Broom-Hall jonchaient son cercueil, des roses dont lord Kitchener a peut-être caressé des yeux les boutons naissants, dans cette dernière journée heureuse et tragique, et qui ne devaient s'épanouir qu'après sa mort.

Collingham.

Le vernissage des "Visions de Guerre"

Hier après-midi a eu lieu le vernissage des "Visions de Guerre", exposition organisée par l'Orphelinat des Arts. Mme Raymond Poincaré qui présidait cette cérémonie, accompagnée d'un officier de la maison militaire de l'Élysée représentant le président de la République, a été reçue par M. Dullmier, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts et par Mme Polipol, présidente de l'œuvre. Le gouverneur militaire de Paris et Mme Dubail assistaient à cette visite officielle.

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne

PRÉPARATION MILITAIRE

Je sais de source absolument sûre que les Allemands organisent une préparation intensive de la jeunesse en vue du métier militaire.

Chaque jour, dans les casernes, on entraîne les jeunes garçons au métier de soldat. Ils vont au tir, ils font des marches, ils sont pliés à une discipline sévère. On ne se dit pas la-bas: « La guerre sera finie depuis longtemps quand ces enfants seront appelés, et, à cette époque, la guerre ne sera plus possible. » On se dit exactement le contraire: on espère bien que la guerre sera finie, mais on veut surtout, et avant tout, avoir d'excellents soldats de demain.

Rien n'est plus facile que pétrir la mentalité des enfants. Les heures que nous vivons sont singulièrement propices à exalter dans de jeunes cervelles et de jeunes cœurs les qualités d'une race. J'ai le regret de constater qu'en ce qui concerne la préparation militaire nous sommes prévenus par nos ennemis.

Loin de moi l'idée de critiquer nos sociétés françaises qui font des efforts admirables et qui obtiennent des résultats de tout premier ordre. Mais elles ne s'adressent qu'aux adultes, qu'à ceux-là mêmes qui seront appelés déjà dans un an ou deux. Ce que je désirerais c'est une sorte de militarisation des écoles. C'est dès l'enfance qu'il faut former des soldats.

Disons-nous que si les sacrifices de guerre sont lourds, il ne faudra pas s'endormir, et que les sacrifices d'après-guerre seront lourds aussi. Mais on doit bravement en prendre son parti: ne discutons pas avec les réalités des événements. Regardons la situation bien en face, et travaillons à ce que cette situation tourne à notre avantage, grâce à notre travail.

La liste splendide des instituteurs morts au champ d'honneur nous prouve qu'il ne se trouvera personne dans ce corps merveilleux de bons serviteurs de l'État pour nier l'utilité d'une méthode nouvelle dans la pédagogie. De jeunes instituteurs glorieusement mutilés seraient, dès maintenant, d'excellents préparateurs militaires, d'excellents instructeurs tout désignés pour faciliter la tâche future de l'officier.

Oui, il faut que le tambour résonne dans les écoles: il faut que les enfants soient judicieusement entraînés par la culture physique; il faut qu'ils sachent courir, manier un fusil, une baïonnette, une mitrailleuse; il faut qu'en arrivant à la caserne ils connaissent déjà leur métier!

Qu'on ne me parle pas, pour réfuter ces argumentations, des bataillons scolaires d'il y a trente ans, dont l'essai ne fut pas très heureux. Les bataillons scolaires étaient beaucoup trop une chose de parade. Ce que je demande c'est une préparation méthodique, automatique, de la jeunesse. Je demande qu'une progression soit étudiée, suivant les âges, par des officiers, des médecins, des pédagogues, et cela en vue d'une formation grandiose de toute la race française, afin qu'il ne soit pas dit que les écoliers allemands aux cheveux blasse, au sang blanchâtre, au corps dégingandé, coiffés, en outre, de ridicules casquettes vertes ou rouges, soient mieux préparés que nos beaux enfants à défendre leur patrie.

L'Inconnu.

La crise ministérielle italienne



AMIRAL CORSI

ministre de la Marine dans le cabinet Salandra, qui conservera sans doute son portefeuille dans la combinaison Boselli.

Taisez-vous! Méfiez-vous!
Les oreilles ennemies vous écoutent

Autour du Comité secret

Hier, deuxième séance de la Chambre en Comité secret. Les mêmes grilles, les mêmes consignes...

Devant la grille du quai d'Orsay, les curieux ne sont pas plus pressés que la veille. Les gardiens de la paix et les policiers se demandent ce qu'ils font là... Aucun incident, en effet, à l'extérieur.

Sur le trottoir, des téléphonistes d'agences, à qui le Comité secret donne des loisirs, jouent à saute-mouton. Ils pourront continuer aujourd'hui.

AU SÉNAT

Un véritable courant se dessine au Sénat en faveur de la réunion de l'assemblée en comité secret. Comme nous l'avons indiqué hier, le groupe de gauche démocratique a pris l'initiative d'une demande réglementaire; celle-ci se couvre de signatures.

On avait, la semaine dernière, envisagé la possibilité de faire assister les sénateurs aux séances secrètes de la Chambre, mais ils ont estimé qu'ils y auraient été dans des conditions inacceptables pour eux, quoique imposées par les règlements mêmes. En effet, alors que les députés y siègent en qualité de représentants de la nation et avec la possibilité d'interroger, d'interrompre, d'applaudir ou de protester, les sénateurs auraient simplement remplacé le public dont la consigne est de tout entendre et de ne rien dire.

Dans ces conditions, un grand nombre de sénateurs, qui étaient hostiles au comité secret avant la décision prise par la Chambre, déclarent aujourd'hui qu'il n'y a aucune raison pour que le Sénat ignore une situation militaire maintenant connue au Palais-Bourbon.

Les groupes se mettront d'accord jeudi sur la date du dépôt de la demande.

L'éperonnage d'un sous-marin allemand

Récit d'un marin anglais

Dans un communiqué quelque peu laconique de l'Amirauté anglaise, on pouvait lire, au commencement de la semaine: « Un sous-marin allemand a été aussi éperonné et coulé. »

Voici le récit de cet éperonnage fait par l'un de ceux qui se trouvaient à bord du contre-torpilleur anglais:

Nous filions à une vitesse d'au moins trente nœuds et nous nous trouvions au milieu de la fournaise. De tous côtés pleuvaient les obus dont quelques-uns balayaient sur les ponts choses et gens comme des quilles. Tout cela faisait partie de l'action et nous avions aussi notre rôle à jouer dans la mêlée. Tout à coup nous aperçûmes à tribord le sillage d'une torpille. Nous pouvions voir le bouillonnement des bulles d'air arrivant contre nous à grande vitesse; alors, avec un effort énorme qui dut mettre nos hélices à une rude épreuve, nous virâmes de bord à temps pour mettre notre poupe hors d'atteinte.

La première chose à faire quand vous apercevez les traces d'une torpille arrivant contre vous, c'est de chercher le navire qui l'a lancée, et si vous ne voyez pas de navire, vous savez qu'il y a quelque part autour de vous un périscope qui doit vous observer d'assez près. Je ne crois pas que personne à bord ait aperçu le périscope de celui-là, mais, dérivant une courbe, nous nous élançâmes sur la place d'où le sillage semblait être parti.

Je vis une vague en forme de V, et tous la virent comme moi, puis nous parlâmes en chasse et nous atteignîmes le sous-marin en pleine vitesse. Il y eut comme un choc accompagné d'un glissement, nous fîmes soulevés légèrement hors de l'eau, puis nous nous enfonçâmes. Nous sentîmes que nous avions à moitié passé sur le sous-marin et que notre poids trop lourd pour lui l'avait écrasé et coulé. Ce fut comme si une coquille d'œuf avait été coupée avec un couteau tranchant. Certes, nous ne nous arrêtâmes pas pour voir s'il y avait de l'huile à la surface de l'eau, car à ce moment, deux vaisseaux allemands concentraient leur feu sur nous. Ils s'enfuirent bientôt quand le *Black Prince* — je crois que c'était lui — les prit à partie.

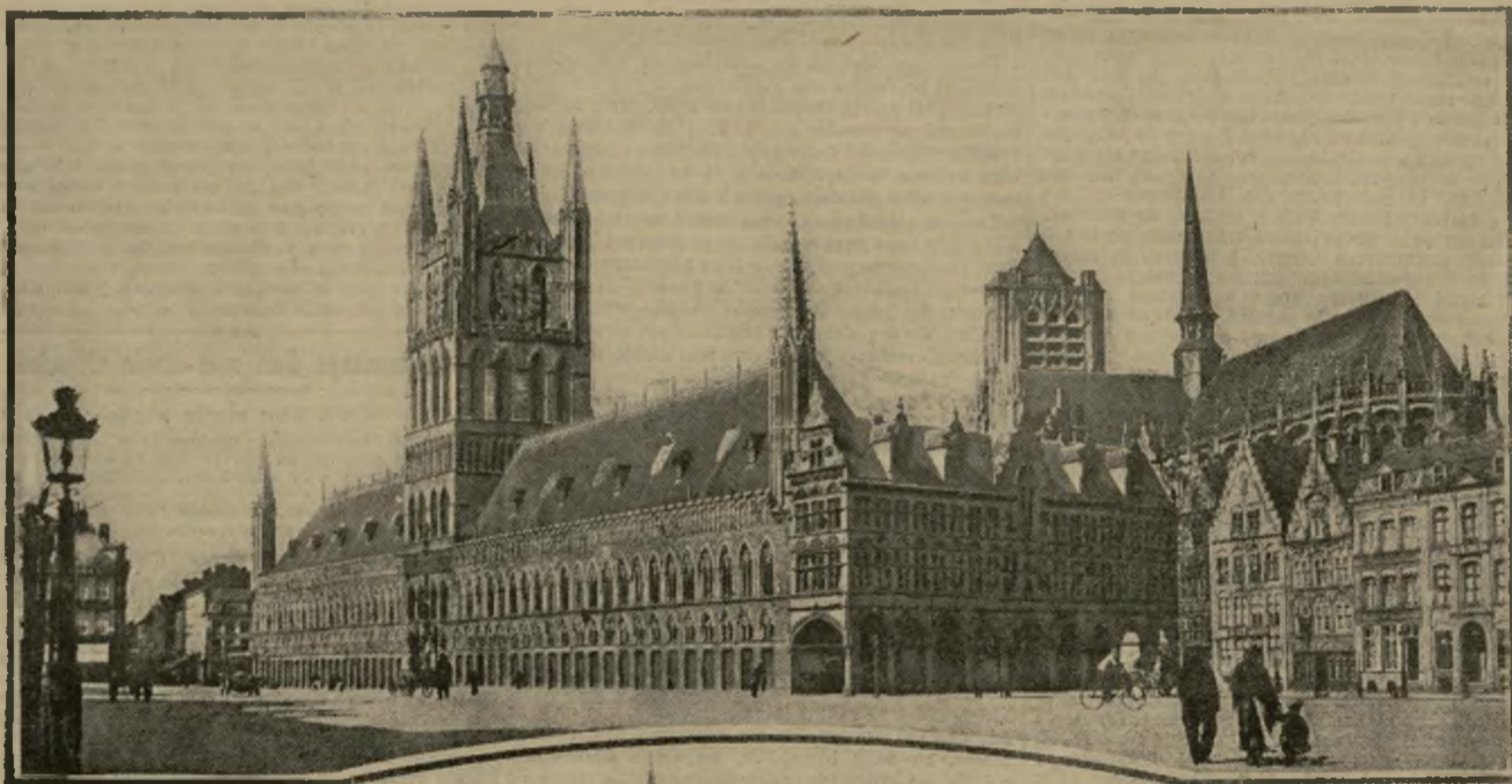
Il n'y a pas de doute que le sous-marin ne fût en partie l'auteur du dommage causé à notre escadre de croiseurs, car il était juste au milieu de notre flotte et devait s'y trouver depuis quelque temps. Quoi qu'il en soit, il coula certainement, rien n'aurait pu résister à notre choc soudain. Il était si près de la surface que même un coup rasant de notre éperon eût mis en pièces ses plaques de cuirasse. En réalité, nous l'atteignîmes en plein. Nous pouvons l'affirmer pour avoir vu le bouillonnement causé par son périscope.

TABEAU DE GUERRE



Au bord de la route, les soldats gardiens du drapeau ont formé les faisceaux. Et voici que déjà s'arrête non loin la cuisine roulante. C'est le déjeuner sur l'herbe, assaisonné de ce bon sel gaulois qui fait la vie moins dure au cantonnement.

Ce que les Barbares ont fait d'un pur joyau d'architecture



Les crimes allemands contre l'humanité, l'honneur et la beauté sont innombrables. L'un des plus odieux, après ceux qu'ils commirent contre les vies humaines, l'un de ceux qui sauraient être le moins oubliés, fut celui de la destruction de l'incomparable Halle aux Drapiers d'Ypres. C'était, parmi tant de chefs-d'œuvre où survivait le glorieux et noble passé d'un peuple, une merveille qui, sous le ciel du Nord, équivalait en majesté au palais des Doges vénitiens. S'ils n'ont point détruit ce dernier édifice, les Allemands se sont acharnés sur Ypres.

DERNIÈRE HEURE

Autrichiens et Allemands redoublent d'efforts pour arrêter l'avance russe

Mais leurs contre-attaques échouent et ils sont refoulés partout avec de lourdes pertes

PÉTROGRAD, 17 juin. — Communiqué du grand état-major. — Afin d'arrêter notre avance sur Lwoff, l'ennemi, renforcé par des éléments amenés d'autres fronts, a lancé en maints endroits des contre-attaques furieuses contre les troupes du général Broussiloff.

A l'ouest du bourg de Molki, sur le Styr, hier soir, l'ennemi, sous un violent feu de notre artillerie, a pris l'offensive dans la région du village de Gdomitchi. L'attaque a été repoussée. Ensuite, nos troupes talonnant l'ennemi ont fait irruption sur sa position de la rive nord du Styr, y faisant prisonniers plus de 15 officiers et 800 soldats.

Au nord-ouest de Hojstche, au sud de Stchod, nendant un chaud combat avec les Allemands, nos Sibériens, commandés par le colonel Kielyi, se sont emparés par une brillante attaque du village de Seidniki, faisant prisonniers 4 officiers et 150 soldats allemands.

Les hussards de la Russie blanche, appuyés par un feu d'artillerie d'élite, ont chargé brillamment à travers trois lignes étendues d'ennemis, sabrant plus de deux compagnies autrichiennes.

Hier, à midi, notre cavalerie a occupé Radzizlo, après en avoir délogé l'ennemi; elle a continué à le refouler sur Brody.

L'ennemi a été rejeté de Maryj et de Nowy-Jolchatsch, ainsi que de l'ancien couvent de Polchatsch, qui ont été occupés hier par nos troupes.

Au dire d'un commandant de corps, témoin oculaire des combats d'hier, dans une région sur la Strypa un camp entier ennemi, formé d'Allemands et d'Autrichiens entremêlés, a été mis dans un suprême désordre par les rafales du feu de nos batteries; les ennemis sont tombés par centaines.

Des pelotons de nos batteries, au grand galop, ont occupé des positions découvertes, d'où ils ont tiré à coups directs sur les fuyards. L'élan de nos troupes a été irrésistible.

Dans la région de Gatoronka-Koudranooka, sur la Strypa, un chaud combat se déroule. L'ennemi déclanche des attaques furieuses.

Entre Sniatyn et Kolomna, l'ennemi a été rejeté au delà de la rivière Tchernawa.

Dans la région des positions de Dwinsk, notre artillerie a continué avec un succès visible le bombardement des positions ennemies.

FRONT DU CAUCASE

Nous avons repoussé des tentatives offensives des Turcs dans le secteur de Trébizonde.

Dans la région de Platana, nos éléments ont progressé.

Dans la direction de Mossoul, nos éclaireurs, au nombre de 27, sont tombés sur un détachement ennemi fort d'environ 300 soldats. Ils ont commencé un combat qui a duré sans interruption près de deux heures. Cette poignée de nos braves éclaireurs, par un feu précis, a délogé l'ennemi du secteur qu'il occupait et l'a obligé à fuir.

L'aile droite autrichienne est complètement débordée

PÉTROGRAD, 17 juin. — Selon les derniers renseignements, les Russes étendent rapidement leur avance aux points où ils ont enfoncé le front ennemi sur la Strypa inférieure où ils ont occupé déjà de nombreuses positions; au nord-ouest de Duzacz, ils ont complètement débordé l'aile droite autrichienne.

A la suite des succès russes sur le front méridional, les Allemands ont évacué la plupart de leurs positions dans la région de Pinsk; ils travaillent févreusement à fortifier leur organisation définitive sur la rive gauche du Pripiet.

Parmi les prisonniers faits sur le Styr, se trouvent plusieurs dizaines de menuisiers français amenés là pour construire des baraquements à l'usage des officiers autrichiens.

Selon un télégramme adressé à l'Invalide Russe, Czernowitz est le théâtre d'une lutte sanglante; la ville est presque complètement détruite et les Autrichiens ne se défendent plus que dans les faubourgs; les troupes russes enveloppent étroitement les forces ennemies et leur harcellent le passage vers l'armée autrichienne de Bukovine.

Le même journal écrit savoir que les Allemands ont envoyé en Galicie deux corps d'armée et que

deux divisions bulgares sont arrivées en Bukovine.

La retraite des Autrichiens dans la direction de Lwoff

PÉTROGRAD, 17 juin. — Les nouvelles de la dernière heure portent que les Autrichiens poursuivent en toute hâte leur retraite dans la direction du nord vers Lwoff, espérant s'y accrocher sur la ligne défensive puissamment organisée Vladimir-Obynsk-Sokhal-Slovanoff, où, selon des renseignements de bonne source, arrivent d'importants renforts allemands.

De leur côté, les Russes avancent non moins rapidement dans la direction du nord-est, longeant le chemin de fer Doubo-Lwoff.

Un officier russe blessé relate que, sur le front du général Broussiloff, les Allemands, arrivés au secours de leurs alliés, ont résolu, pour arrêter l'élan des Russes, d'appliquer leur système favori de coup de bélier: ils ont lancé, l'un sur l'autre, trois divisions qui ont été massacrées par l'artillerie russe.

Les félicitations du général Roques

Voici le texte de la dépêche que le général Roques, ministre de la Guerre, vient d'adresser au ministre de la Guerre à Pétrograd:

Ministre de la Guerre à Son Excellence le ministre de la Guerre, à Pétrograd.

« L'armée française a appris avec une joie profonde la brillante victoire de l'armée russe. Elle accueille chaque jour avec plus d'enthousiasme, tandis qu'elle lutte vaillamment contre l'ennemi commun, les nouveaux succès de sa glorieuse alliée. En son nom, en celui de l'armée française, je prie Votre Excellence de vouloir bien transmettre à nos valeureux frères d'armes l'expression de toute notre cordiale admiration. »

Un télégramme du mikado au tsar

PÉTROGRAD, 17 juin. — L'empereur, commandant suprême, a reçu le télégramme suivant de l'empereur du Japon:

« Avec un grand plaisir, j'ai reçu la nouvelle agréable de la glorieuse victoire gagnée par votre vaillante armée en Galicie. »

« Je m'empresse d'exprimer à Votre Majesté Impériale mes félicitations les plus sincères à l'occasion du haut fait militaire de votre armée. »

« Signé: YOSHITO. »

Le ministère Boselli définitivement constitué

ROME, 13 juin (49 heures). — M. Boselli vient de soumettre au roi la liste de ses futurs collaborateurs; la crise peut donc être considérée comme terminée.

Demain, M. Salandra réunira dans un banquet d'adieu, au Grand Hôtel, ses anciens collègues. (Radio.)

M. Carcano avait failli faire échouer la combinaison

ROME, 17 juin. — On avait pensé, hier, qu'il serait possible d'annoncer dans la soirée la constitution définitive du ministère; mais au cours de la journée, des difficultés inattendues surgirent.

Le futur président avait, en effet, la tâche délicate de faire place, dans le nouveau ministère, aux personnalités dont les groupes parlementaires imposaient la désignation en vue d'établir une représentation proportionnelle des divers partis.

Au cours de l'après-midi, M. Carcano, ministre sortant du Trésor, décida tout à coup de se retirer: cette résolution obligea M. Boselli à entamer de nouvelles négociations et à modifier l'attribution déjà faite des portefeuilles.

Le roi a fait appeler M. Carcano et a eu avec lui une longue conversation.

A la suite de cet entretien, l'ancien ministre du Trésor s'est rendu chez M. Boselli. L'entrevue entre les deux hommes politiques a été décisive. M. Carcano a consenti à participer à la combinaison.

La contre-offensive italienne se développe avec succès

ROME, 17 juin. — Commandement suprême.

Entre l'Adige et l'Asico, actions intenses des deux artilleries.

Sur le plateau des Sette Comuni, ont eu lieu des combats acharnés avec issue partout victorieuse pour nous.

Au sud-ouest d'Asiago, après un violent bombardement de nos positions de Mont Pau à Boscon, l'adversaire a lancé, hier, deux attaques dans la direction du Mont Magnaboschi et entre le Mont Lemerle et Boscon. Par des efforts sanglants et réitérés, l'infanterie ennemie est parvenue un moment à atteindre le sommet du Mont Lemerle, mais elle en a été délogée aussitôt par une furieuse contre-attaque de nos troupes.

Au nord-est d'Asiago, nos troupes ont commencé une vigoureuse marche en avant entre la vallée de Frenzela et le bassin de Marcesina.

Surmontant les obstacles réunis du terrain d'opérations et l'ennemi appuyé par des retranchements et soutenu par une nombreuse artillerie, nos troupes ont réussi à progresser à la tête de la vallée de Frenzela sur les hauteurs de Fior et de Castel Gamberlo, ainsi qu'à l'ouest de Marcesina.

Des résultats plus considérables ont été atteints à l'aile droite, où nos braves alpins ont pris d'assaut les fortes positions de Mulga-Fossetta et de Mont-Magari, infligeant à l'ennemi de très graves pertes et lui prenant 203 prisonniers. Une batterie entière de six canons, quatre mitrailleuses et un riche butin d'armes et de munitions.

En Carnie et sur l'Isone, actions d'artillerie et activité de petits détachements.

Des avions ennemis ont lancé des bombes sur des localités de la plaine vénitienne, entre l'Isone inférieure et Liventa et sur Padoue. Il y a eu trois morts, huit blessés et de légers dégâts.

Dans la journée du 15 juin, six de nos Caproni ont bombardé avec un résultat efficace la gare de Maffarello (vallée de l'Adige).

Hier, de puissantes escadrilles comprenant 37 Caproni et Farman ont bombardé des campements ennemis au nord d'Asiago et dans la vallée, lançant sur eux 100 grenades-mines. Tous nos avions sont rentrés indemnes.

Dans des combats aériens, deux avions ennemis ont été abattus sur Lavis (vallée de Lagarina) et à l'est d'Asiago.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

NIMES, 17 juin. — Sur mandat d'amener du Parquet de Nîmes, le directeur du Mont-de-Piété de Nîmes vient d'être arrêté sous l'inculpation de recel d'objets volés. Il s'agit d'un vol de sept tapis d'Aubusson de grande valeur, commis en avril 1914, et dont les auteurs ont été arrêtés.

LAUSANNE, 17 juin. — Le jeune Marcel Humziker, qui a arraché le drapeau du consulat allemand, est arrivé hier à Lausanne, venant de Paris. Il vient de se mettre à la disposition des autorités judiciaires.

LONDRES, 17 juin. — Le contre-torpilleur Eden, entré en collision, dans la Manche, la nuit dernière, a coulé. Trente et un hommes de l'équipage sont sauvés. Le capitaine et deux autres officiers ont disparu.

Un lieutenant de vaisseau opiomane dévalisait les antiquaires et les marchands de tableaux

Depuis quelque temps, de nombreux vols étaient commis au préjudice des marchands de tableaux et antiquaires de la capitale.

Un individu, portant le costume d'officier, pénétrait chez les antiquaires, marchandait les tableaux et s'en allait en emportant un objet d'art quelconque. Plus de vingt plaintes étaient parvenues au service de la police judiciaire. On signalait notamment la disparition de deux tableaux de Courtois qui avaient été dérobés à la galerie Charles Petit et estimés 25.000 francs.

M. Tanguy parvint à établir l'identité du voleur: un lieutenant de vaisseau, nommé B..., appartenant à une famille des plus honorables. Hier, B... a été arrêté boulevard de Clichy par une de ses victimes qui l'avait reconnu, M. Blondeau, antiquaire. Il fut immédiatement conduit au service de la police judiciaire, où il fit des aveux complets. Une perquisition faite dans la chambre qu'il occupait dans un hôtel de la rive gauche amena la découverte d'un tableau de Daumier d'une valeur de 10.000 francs, volé à la galerie Hot, rue Richemont, et d'un triptyque en émail du treizième siècle, également volé dans une galerie des Champs-Élysées. On a aussi retrouvé pour une centaine de mille francs d'objets et de tableaux volés.

B... qui déclare avoir agi sous l'empire de l'opium, a été écroué au Dépôt.

LES ARMÉES RUSSES POURSUIVENT LEUR MARCHE VICTORIEUSE VERS L'OUEST



UNE GROSSE PIÈCE EN ACTION



COSAQUES EN EMBUSCADE



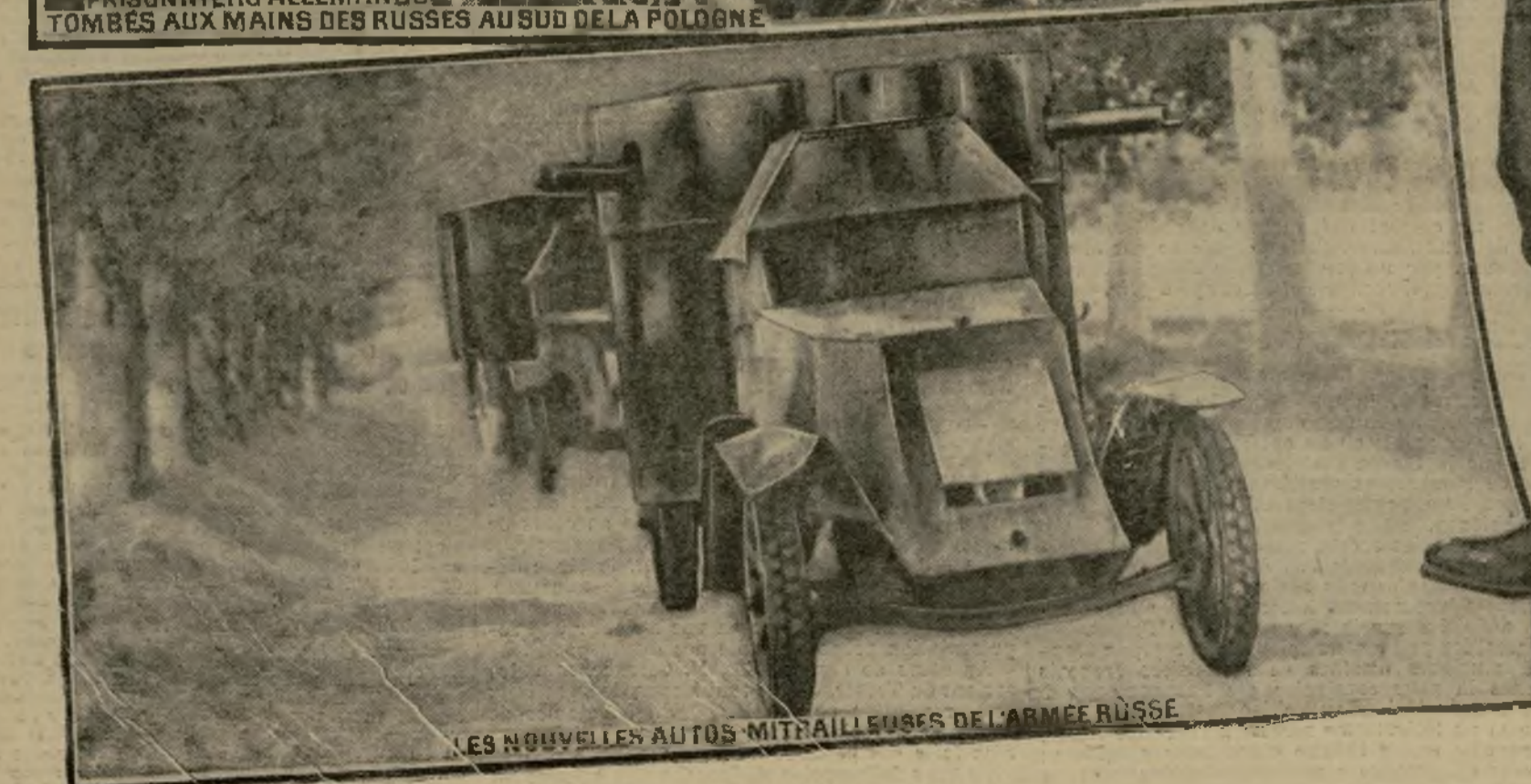
PRISONNIERS AUTRICHIENS CAPTURÉS EN GALICIE



PRISONNIERS ALLEMANDS
TOMBÉS AUX MAINS DES RUSSES AU SUD DE LA POLOGNE



LE REPAS DES COSAQUES



LES NOUVELLES AUTOS MITRAILLEUSES DE L'ARMÉE RUSSE



LE GÉNÉRAL BRUSILOV



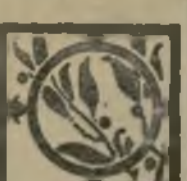
UNE SECTION DE RAVITAILLEMENT

La victoire de nos Alliés russes atteint des proportions tout à fait saisissantes. On en peut aisément augurer, sans crainte de se voir démenti par les faits, un changement décisif dans la situation militaire. Déjà cinq corps d'armée autrichiens sont prisonniers. Le refoulement irrésistible de l'ennemi permet chaque jour une nouvelle progression vers l'ouest. Les diversions

allemandes sur le front du nord restent sans effets appréciables. Chaque communiqué russe est un bulletin de victoire. Budapest s'alarme, Vienne est inquiète. Le général Broussiloff, avec la puissance d'un élément que rien ne saurait longtemps retenir, marche vers les buts qu'il s'est fixés. Les Alliés ont pleine confiance qu'il les atteindra.



L'Humour et la Guerre



Bâfrier, le bien nommé

Le filleul de guerre de ma femme a égayé notre table pendant ces six derniers jours. Sa permission expirée, il est parti, emportant tous nos regrets et une sérieuse provision de victuailles.

C'est un poilu de grand appétit. Tudieu ! quelle fourchette !

— Mais, nous déclara-t-il, je ne suis qu'un petit mangeur de rien du tout auprès de Bâfrier. Seulement, lui, c'est un dégoûtant ! Il fallait qu'il se fût



Le Bâfrier

arrangé pour avoir, au moins, quatre marraines à lui tout seul, vu qu'il n'était jamais deux jours sans toucher un de ces délicieux colis qu'on qualifie « périssables » et qui, parfois, nous empêchent, si à propos, de dépérir ! C'étaient toujours des tas de bonnes choses qui nous mettaient l'eau à la bouche et qu'il s'appuyait cyniquement, sans jamais en faire part aux copains. Croiriez-vous qu'un soir il a reçu un gros poulet à l'estragon en gelée et qu'il l'a bouillotté tout entier, à notre nez et à notre barbe, en moins de dix minutes !

— Ça, fis-je en riant, ça criait vengeance.

— Vous allez voir ! nous dit notre convive.

Et voici ce qu'il nous conta, non sans élégance, ayant été, avant la guerre, instituteur à Lille :

— La gourmandise de Bâfrier finit, un beau jour, par nous répugner complètement. Aucun de nous, certes, ne marquait de mépris pour les jouissances de la bouche ; mais Bâfrier, lui, y sacrifiait avec une impudeur et, surtout, un égoïsme qui, en définitive, nous écoeurèrent. Tant et si bien que nous résolûmes de mystifier ce trop bien nommé Bâfrier.

« Nous venions de changer de secteur ; et, par fortune, à une portée de fusil de notre nouveau cantonnement s'élevait le château du grand-père de notre caporal, un vieux hobereau solide encore au poste que la proximité du Boche n'avait pu, jusqu'alors, faire décamper. Toute l'escouade, sauf



vous nous mimes en route

Bâfrier, était là, quand il vint nous inviter, pour le lendemain, à un balhazar dont les éléments devaient lui être fournis par un excellent restaurateur des environs.

Quand Bâfrier rentra, nous lui dîmes :

— Il y a, demain, un déjeuner à faire, et un fameux !

— Ho ! ho ! fit Bâfrier. Où ça ?

— Tout près d'ici, chez le grand-père du caporal.

— Fichtre ! Réédition de Gamache, alors ? gloussa Bâfrier, très excité.

— C'est tellement probable, répartîmes-nous, que nous nous sommes bien promis de ne rien manger, demain matin, pour garder intacte, en vue de l'événement, toute notre aptitude stomacatique.

— Et je ferai comme vous, bien qu'il doive m'en coûter de déraper à jeun ! s'écria Bâfrier.

Je me hâte d'ajouter qu'avant le départ, le lendemain matin, chacun de nous, à l'insu de Bâfrier, était solidement garni la place d'armes.

Bâfrier, lui, n'avait rien ingéré ; à son air défaillant, nous vîmes qu'il avait tenu parole.

— J'espère, dit-il au caporal, que ton grand-père ne nous fera pas déjeuner trop tard. J'ai déjà une faim de loup, moi, vous savez !

Nous nous mimes en route.

Poudrés comme des petits maîtres, les pompiers, dans la campagne revêdie, nous jetèrent leurs senteurs fines. La panse pleine, l'homme est sensible aux beautés de la nature. Seul, parmi nous, Bâfrier

s'en désintéressait. Malgré la lourdeur de son ventre vide, il faisait force de jambes vers le château de l'amphitryon.

A midi, nous arrivâmes.

Le grand-père (qui, bien entendu, était de meche avec nous) nous fit, d'abord, faire le tour du parc, puis nous conduisit à sa pépinière. Une heure s'écoula.

La langue de Bâfrier lui pendait jusqu'à la cravate.

Enfin, nous entrâmes au château ! Concupiscentes, les narines de Bâfrier palpitérent dès le vestibule.

Aucune odeur culinaire ne parfumait l'atmosphère ! Bâfrier pâlit ; mais nous lui avions dit la prédilection de notre hôte pour les déjeuners froids : il s'en souvint et se rassura.

Cependant, nous avions visité le château de fond en comble. Et, maintenant, il était une heure et demie !

— Ah ! ça ! Est-ce qu'on déjeune ? demanda Bâfrier exténué.

— Hélas ! non ! répondit le grand-père du caporal.



Allez ! Est-ce qu'on déjeune ?

ral. Le restaurateur me fait faux bond ; et vous ne trouveriez pas, ici, une queue d'anchois !

Nous jouâmes, à qui mieux mieux, la stupeur et la déception. Bâfrier s'effondra, criant qu'il allait mourir.

À quatre heures, le restaurateur n'avait encore rien envoyé !

En désespoir de cause, nous nous transportâmes dans l'unique auberge du pays. Grâce au mot d'ordre qui y avait été donné, un pain de cinq livres et la moitié d'un fromage de Hollande, voilà tout ce qu'on y put trouver. C'était bien de quoi nous tromper la faim à tous, du reste ; mais, magnaniment, nous décidâmes d'attribuer au seul Bâfrier le fromage et le pain dans leur totalité. Il but trois litres d'eau pour faire passer le tout.

Gavé et n'en pouvant plus, il nous serrait les mains et nous traitait de héros, quand le domestique, bien stylé, du grand-père, fit irruption dans l'auberge et nous avertit que le repas commandé venait d'arriver au château !

Non ! la tête de Bâfrier !...

— Mais je n'ai plus faim ! hurlait-il.



non ! la tête de Bâfrier !

Pour nous, jamais nous ne nous mimes à table de meilleure volonté.

Et, stupide et le cœur crevé, Bâfrier nous regarda manger cent choses délicates.

Georges Docquois.

(Dessins de Hautot.)

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

Journaux du Front

LE TELEPHONISTE

Du Poilu... et Plume (81^e régiment d'infanterie gaz... elle inoffensive et intermittente, Rédacteur en chef : Gabriel Boussy) :

Insecte que l'on rencontre fréquemment dans les tranchées de première ligne. Comparable à l'araignée, il secrete des filaments métalliques qu'il dispose le long des boyaux. Il déteste le bruit, qui lui cause la plus vive irritation. Certains ont prétendu, sans doute, qu'il se nourrissait de sang. C'est faux ! Il se nourrit constamment d'air. Le téléphoniste, en effet, boit souvent, mais il préfère le pinard à l'eau pure. Bien qu'omnivore, sa nourriture est peu variée et se compose d'ordinaire de haricots rouges et de pommes de terre. Il n'aime pas la friture.

REQUETE

Le Pare-Eclats, journal du front publié par le poilu de la 2^e du 254^e d'infanterie, secteur postal 103, a pu se procurer un journal imprimé dans les lignes ennemies et ayant pour titre : *Choucroute über alles*. Il en extrait cet avertissement :

« Ayant appris qu'à la suite d'un violent orage plusieurs « saucisses » observatrices françaises étaient tombées dans nos lignes, nous demandons s'il ne sera pas possible de nous les faire distribuer pour améliorer notre pitance ordinaire ? »

FERDINAND LE MARECHAL

Du Poilu (secteur postal 12) :

Ferdinand, peut-on le faire,
Est fait maréchal teuton.
Nul mieux que lui sur la terre
Ne mérite le bâton.

LES BOUTONS DE FAVREAU

Du Boum, voilà ! (secteur postal 161) :

Favreau va à la visée. Le major lui demande :
— Et vous, Favreau, qu'est-ce qu'il y a de cassé ?
— Moi ? rien de cassé, monsieur le major, mais c'est des boutons qu'il y a dans la bouche.
— Faites voir.
Et Favreau — de sa bouche ouverte comme un four — laisse sortir tout un lot de boutons de culotte.
Total : huit jours de caisse.

DEVINETTE

De l'Explosif, qui ne projette que des éclats de rire (22^e batterie du 12^e régiment d'artillerie. Seul journal possédant un service de cuisinières informateurs) :

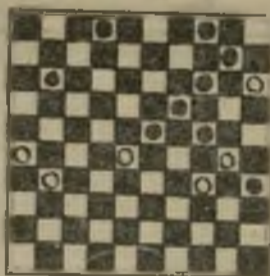
Une devinette. — Quelles sont les deux villes qui ont le plus de bain pour les Allemands ?
— Antibes-Auch.

Distractions pour les tranchées

N° 169. — DAMES
par M. Gaston BEUDIN
NOIRS

N° 170. — CURIOSITE

Pair et impair. Or ou argent



BLANCS
Les blancs jouent et gagnent.

Une personne a un nombre pair de jetons dans une main et un nombre impair dans l'autre. — Comment devinez-vous dans quelle main est la plus grande paire de jetons et inversement ?

Même règle pour l'amusement ci-après :

Une personne prend dans une main une pièce d'or et dans l'autre une pièce d'argent, ou encore deux personnes prennent, l'une une pièce d'or, l'autre une pièce d'argent. — Devinez où se trouvent l'or et l'argent.

N° 171. — METAGRAMME

Dans le ciel bien d'azur, montant à perdre haleine,
Sous les frons du soleil brûlant de messidor,
Joyeuse, l'alouette a déserté la plaine
Au tranchant de la faux livrant ses épis d'or.
Assis près d'un vieux saule à la rugueuse écorce,
Le pêcheur, de sa ligne, observe le baudouin ;
Malheur à l'impudent alléché par l'amoine !
Fus écaillée des eaux, gare au traître bameçon.

Aux regards, étalant sa forme rebondie,
La dame-jeanne est là. Sous la tonnelle en fleur
Le vin circule à flots, et la tête alourdie,
Choquant le verre, on boit à l'union des cœurs.

SOLUTION DES PROBLEMES

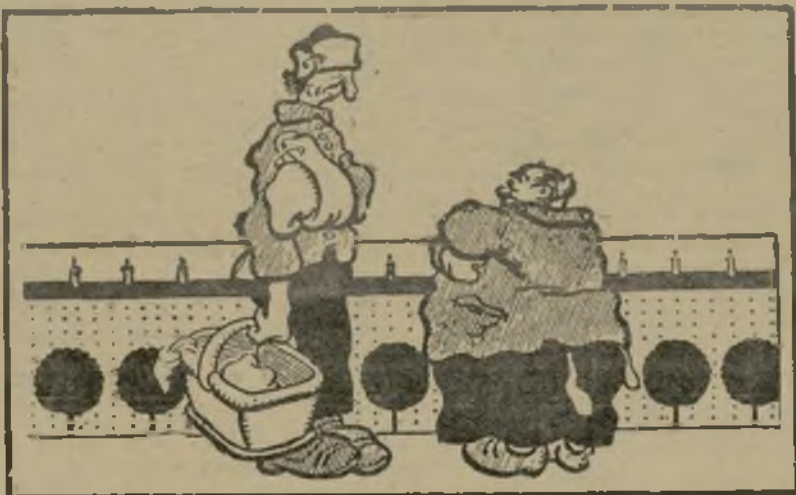
N° 165. — 1. 36 31 2. 23 43
3. 43 38 4. 43 32
5. 33 29 6. 24 33
7. 31 27 8. 35 24
9. 27 7 gagne facilement.

N° 166. — Au bout de 243 sauts.
N° 167. — Sol, fer, Ino : Solferino.
N° 168. — Bon, benne : Nonbonne.

SITUATIONS

brochure envoyée franco
FIGIER rue de Rivoli 69. Paris.

L'Humour et la Guerre



— Tout devient inabordable... Ce matin, le demi-quart de veau me coûte six marks, une balle dans la tête et un coup de sabre.

(Le Rêve, L. Kern.)



L'AVANCE DE L'HEURE LEGALE

— Ben quoi, ie lui mettais sa montre à l'heure...

(Chaperon Jean.)



UNE BORNE SOLIDE

— Dire qu'un million d'hommes n'ont pu la faire tomber...

(Jacques Nam)

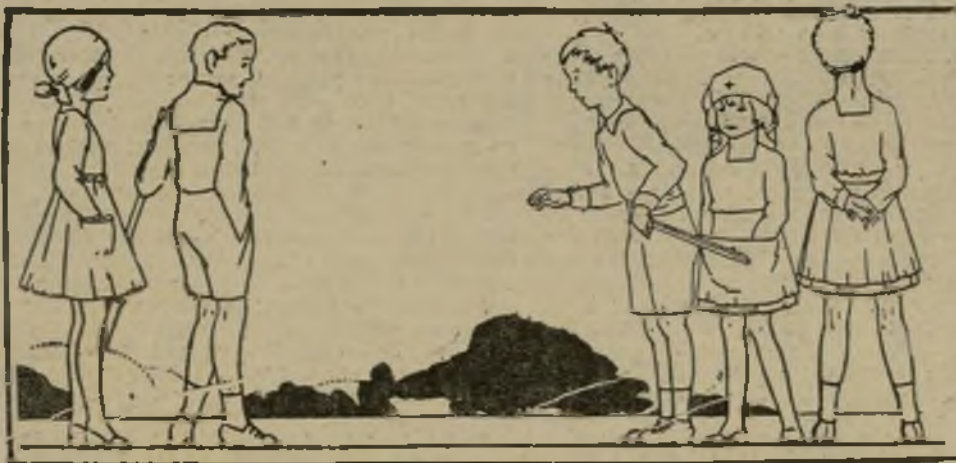


LA MARCHÉ SUR... ROME

L'Autrichien. — De victoire en victoire, je vole vers...

l'Italie.

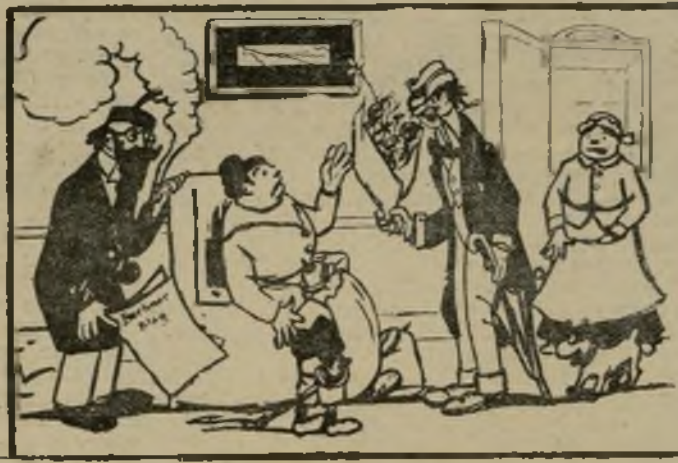
(Lanay.)



A L'EXEMPLE DES GRANDS FRERES

— Non, mais, tu ne voudrais tout de même pas jouer aux billes en temps de guerre !...

(Léo Lefebvre.)



RECEPTION BERLINOISE

— La prochaine fois que nous vous inviterons à dîner vous ferez mieux de nous apporter des saucisses. Luc Cy...

LES CONTES D'EXCELSIOR AU CINÉMA

— A droite par quatre! En avant, marche! dit Molusson, les deux mains dans ses poches et la cigarette aux lèvres.

C'était jour de sortie pour les blessés de l'hôpital 28. A l'heure réglementaire, ils défilèrent devant le sergent-portier, qui ne leur chercha point chicane sur la tenue. Pour marcher, l'un devait s'aider d'une béquille, à l'autre une canne suffisait; de celui-ci la tête était entourée d'un bandage, et celui-là portait un bras en écharpe. Uniformes et écussons étaient d'une merveilleuse variété, depuis le costume de l'humble fantassin — pour parler comme naguère — jusqu'à la bouffante tenue du zouave légendaire. Il n'y avait plus de rivalités d'armes. On ne s'amusait plus à discuter de mérites respectifs. Tous avaient séjourné dans les tranchées où chacun avait fait son devoir.

Pour preuve de l'amicale entente qui régnait entre eux, il suffisait de voir Molusson, simple fantassin, qui dirigeait à lui seul la petite colonne composée d'un zouave, de deux chasseurs à pied, d'un tringlot et d'un artilleur. Le voisinage des lits dans la même salle avait fait d'eux six une triple et unique paire d'amis. La mobilisation les avait cueillis sur les points les plus différents de la terre de France, et le hasard des trains d'évacuation les avait réunis dans la même ville.

— Où c'est-il que tu nous mènes comme ça ? dit l'artilleur. Au cinéma ? Moi, j'y tiens pas. J'aimerais mieux faire un tour en ville.

Il n'était ici que depuis quatre jours, et c'était sa première sortie.

— La ville ? répondit Molusson. T'as le temps de la voir. Aujourd'hui, c'est jour de cinéma gratuit.

Il se pouvait que l'argument fût sans réplique.

Ils avançaient sur le trottoir simplement sablé.

Sur deux rails, un petit tramway se prélassait le long d'une rue qui prenait, un peu plus loin, des allures de route. Et elle poursuivait sa destinée entre une double haie de platanes dès maintenant défeuillés. Ils débouchèrent sur une vaste place en pente que sabrait un froid vent de l'est. Un horizon restreint apparaissait d'arbres et de maisons de faubourgs grimpant à l'assaut de minces ondulations de terrain, avec leurs toits de tuiles et d'ardoises, comme des soldats avec des képis rouges et des képis bleus. Ensuite, c'étaient des champs et des prés uniformément gris, comme s'ils eussent reflété la teinte des nuages.

Continuant de marcher droit devant eux, ils s'en-

gagèrent dans la principale rue de la ville. Étroite et quelque peu tortueuse, les mouvements de la foule, les après-midi de dimanches, épousaient ses courbes et se maintenaient sur les trottoirs à suffisante distance des tramways pourtant inoffensifs. Aujourd'hui et à cette heure, elle était moins peuplée : il y avait place pour Molusson et pour le groupe qu'il remorquait. Molusson la connaissait de longue date : ici, il se trouvait presque chez lui. Réserviste de vingt-huit ans, que de jours de marchés et de foires l'y avaient vu promener ses souliers à lacets de cuir, son bâton de paysan, sa blouse bleue et son chapeau de feutre noir! Avec lui, le groupe n'avait pas à craindre de s'égarer : même aveugle, Molusson eût pu le diriger.

Le cinéma se trouvait tout près d'une place ovale où les paysans des environs se réunissaient le samedi, jour de marché. Des groupes de blessés et de convalescents attendaient, là, l'heure de l'ouverture des portes. Les uns faisaient les cent pas; quelques-uns, immobiles, se balançaient sur leurs jambes; d'autres étaient assis : ceux-ci sur les bancs du marché, ceux-là sur des bords de trottoirs. Ils dialoguaient en fumant. De-ci, de-là, partaient des éclats de rire.

Enfin, ils purent entrer. La séance commença. Il y eut des scènes dramatiques dont la salle tout entière suivit avec angoisse le déroulement : vols, coups de revolver, enlèvement et poursuite en auto; des scènes comiques accueillies de francs rires. Et le tour vint des films de guerre.

Dès le premier tableau, Molusson tomba brusquement en arrêt. Il ne put se retenir de pousser du coude l'artilleur, son voisin, ni de lui dire :

— Je connais ça, vieux ! C'est le Bois Brûlé.

L'artilleur, qui pour sa part en avait vu d'autres, n'en parut pas autrement ému. Mais, où Molusson écarquilla bien plus encore les yeux, ce fut quand il reconnut, non plus seulement le décor, mais les acteurs. Il s'agissait d'une installation de fils de fer barbelés en avant de nos tranchées de première ligne, à trente mètres — sur certains points — des Bavares. C'était aux premiers mois de la guerre, où l'on sortait des tranchées, encore peu profondes, non pas au moyen d'échelles, mais à la force du poignet, en s'agrippant aux pieux qui maintenaient les fascines et la terre des parapets. De-ci, de-là, on voyait éclater un obus et s'écraser sur le sol des arbres, déracinés ou coupés en deux. Maintenant, Molusson distinguait son escouade, et son émotion ne connut plus de bornes lorsque, parmi elle, il se fut retrouvé lui-même. Et il se revit, à trois mois de distance, sortant de la tranchée, le fusil en bandoulière. Instinctivement, il refit l'effort qu'il lui avait fallu faire pour bondir. Il croyait entendre encore siffler les balles à ses oreilles pendant qu'autour des arbres résiliés debout, ou des piquets que

ses camarades enfonçaient sans trop de peine dans le sol argileux de ce bois de la Woëvre, il déroulait, pour les enrouler, les longs fils de fer barbelés. Un instant vint où il regarda sa main gauche : il venait de s'écarter. Il y avait encore la cicatrice apparente. Et, à mesure, il tremblait davantage : il sentait venir l'autre instant où il allait être blessé, et il savait à quel endroit du corps : aujourd'hui — sensation bizarre — il redoutait le coup de fouet de la halle. Quand il se vit tomber, l'épaule gauche traversée de biais, il eut un brusque haut-le-corps et donna de toute sa force contre le dos de son fauteuil...

Lorsqu'il rouvrit les yeux, la séance s'achevait. Comme il se levait, il dit à l'artilleur :

— Ça ne fait rien ! Celui qui a « tourné » ça n'avait pas la frousse, vieux ! Il n'était pas loin des lignes...

Henri Bachelin.

TRIBUNAUX

900.000 francs de détournements

M. More, caissier-comptable depuis vingt-huit ans chez M. Picot, agent de change à Paris, avait toute la confiance de son patron. Quelle ne fut pas la douloureuse surprise de M. Picot en s'apercevant que More, dont il avait fait son fondeur de pouvoirs, détournait les fonds qu'il lui confiait. Une vérification révéla que les détournements atteignaient 880.115 francs. Arrêté, l'indélicat fondeur de pouvoirs comparait hier devant les assises de la Seine. Après plaidoirie du bâtonnier Henri Robert, il a été condamné à deux ans de prison et à la restitution d'une somme de 364.523 fr. 50, le reste des sommes détournées se trouvant couvert par la prescription.

Pas de zeppelins, mais des voleurs

Dans la soirée du 29 janvier dernier, l'annonce de l'arrivée des zeppelins avait fait sortir de nombreux curieux. Il s'agissait d'une fausse alerte, les zeppelins signalés ayant rabroussé chemin. Cependant, quelques curieux n'avaient pas été peu surpris de voir sortir à cette heure tardive des ateliers de M. Galerne, fabricant de chaussures pour l'armée, quel de Jemmapes, deux canons automobiles bondés de marchandises.

Ils prévirent le fabricant. Celui-ci, après enquête, acquit la certitude qu'il était volé depuis six mois. Plus de 15.000 francs de chaussures lui avaient été dérobées. On arrêta un ouvrier, Stirmann, sujet belge, et ses complices, Serlupens, la femme Rienka et le recleur légal, cordonnier, rue Balard, Un Belge, Vander Meuzen, réussit à échapper aux recherches de la police.

La huitième chambre correctionnelle a condamné Stirmann à treize mois de prison, et les trois autres à six mois d'emprisonnement avec sursis.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

EXCELSIOR N° 1 - EXCELSIOR - DU 18 JUIN 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE IV

Quelques pas en arrière dans la vie de deux de nos principaux personnages

— Et, pour toujours, les meilleurs amis du monde...

— Ça ne fait pas question, ne le sommes-nous pas déjà ?

— Mais si... mais si...

L'empressement qu'avait mis Julius à donner satisfaction à John n'avait pas été sans étonner celui-ci, à qui la souplesse et la générosité de son faux ami, paraurent assez louches.

Cependant, il ne perdit par un temps précieux à tenter de surprendre le secret de la pensée du Germano-Américain.

Deux heures après sa visite à Julius, John Argirh était mis en possession des terrains proposés et, en échange de la fameuse lettre, touchait deux chèques de dix mille dollars tirés sur la plus importante banque de Charleston.

Argirh était riche.

Julius, lui, caressait la pensée qui lui avait traversé l'esprit lorsqu'il avait accepté le marché proposé, rumina :

— Avec vingt mille dollars, je connais mon John, il va vouloir monter une usine modèle dont la construction sur les terrains que je viens de lui concéder lui coûtera les yeux de la tête... et encore s'il réussit à pouvoir bâtir sur ce désert.

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

de rocs... Dans un an, peut-être avant, il viendra me trouver pour que je mette de nouveaux capitaux à sa disposition... Je refuserai, il s'enferra, sombrera... et alors j'aurai l'usine pour une poignée de cents. S'il n'est pas exigeant je le garderai comme directeur juste le temps qu'il me faudra pour faire de cette usine l'une des premières des Etats-Unis... Quand nous en serons là, John sera à bout de forces et je m'en débarrasserai pour une houchée de pain.

C'était bien un raisonnement de fripon, mais, avouons-le, d'un fripon gonflé de roublardise.

Tout paraissait, aux yeux de Julius, devoir marcher au gré de ses desirs : il se débarrassait momentanément d'un homme dont l'intelligence quasi-géniale le gênait en l'éclipsant aux yeux de son personnel et de ses amis et pour l'avenir, il se préparait un succès à sa mesure.

Par exemple, où ce rustre s'était plus que grossièrement trompé, c'est quand il avait escompté la demi-faillite d'Argirh.

Il ne connaissait pas son homme.

Argirh, s'il voyait grand, voyait juste.

Il fit, en effet, sans trop de difficultés, construire une usine, mais elle n'eut rien de « colossal ». Ses terrains, il les fit sonder à la suite de certaines découvertes faites par lui au cours des fondations entreprises pour l'édification de ses premiers bâtiments.

Sur une assez vaste étendue du territoire à lui concédé par ce triste sire de Julius il trouva des traces de fer...

Il fit faire de nouveaux sondages et finit par découvrir que ces landes désolées cachaient, sous un lit de rocaille, non seulement d'importants gisements de fer, mais encore des gisements de cuivre et de nickel.

La fortune lui souriait, décidément.

En trois ans de temps, il quintupla son capital au moyen de la vente de son minerai et, à la fin de la cinquième année, il était cinq fois millionnaire.

Julius faillit en mourir d'une rage rentrée. C'est alors que sa jalousie se changea en une haine fa-

rouche et qu'il commença à mener contre Argirh la plus misérable des campagnes.

Pour lutter contre Argirh, tous les moyens paraurent bons à ce Teuton de Julius.

Ab ! qu'il était donc bien de sa race ! Menées sournoises, diffamations, boycottages, campagnes de presse organisées contre « l'exploiteur et l'accapareur John Argirh » : il usa de tout.

Argirh ayant mis ses mines en actions, Julius fit l'impossible pour faire sombrer l'affaire, jouant un jeu terrible à la Bourse de Charleston contre celui qu'il considérait maintenant comme son plus mortel ennemi.

Argirh ne voulut pas avoir l'air de s'apercevoir des menées de Julius. Il racheta ses actions et tout fut dit.

Son usine métallurgique ayant pris en fort peu de temps une extension considérable, il songea à fonder Argirh-City. D'abord, il fit ériger quelques pavillons pour ses mineurs et pour ses ingénieurs...

Dans ses usines métallurgiques il occupait trois mille ouvriers qui, tous, venaient chaque jour de Charleston. Il décida de les loger à proximité de leur travail et fit bâtir des maisons ouvrières.

En moins de cinq ans, Argirh-City fut créée et devint une véritable ville ayant son hôtel de ville, ses hospices, ses églises, ses temples, ses maisons d'école, un collège...

Argirh fit creuser un port, construire des quais... Il eut sa flotte.

Julius Wickerski, lui, en eut une jaunisse qui faillit l'emporter non pas dans un monde meilleur, il n'en était pas digne, mais dans l'autre monde, tout simplement.

Entre temps, Argirh s'était marié. Wickerski aussi, quoique le mariage ne fût pas dans ses cordes.

Mais il soupçonnait Argirh capable d'avoir de beaux enfants et il lui aurait été insupportable de ne pas courir la chance d'en avoir de plus beaux et de plus intelligents.

Mais, sur ce point encore, John Argirh devait triompher.

En feuilletant les Revues

Dans la *Revue Hebdomadaire*, M. Ch.-G. Amiot recherche les impressions d'Henri Heine sur les « lars indélébiles de la race allemande et sa vaine et pédantesque culture ». Ces impressions, M. Ch.-G. Amiot ne les cherche pas seulement dans *Allemagne*, il les trouve dans les *Reisebilder Germania*, *Atta-Troll* et dans des lettres intimes.

Voici la fin de son article intitulé : *Henri Heine et la guerre actuelle* :

A travers toutes les formes de l'activité allemande, on aurait toujours pu surprendre une moralité... profondément immorale, c'est par où nous concluons. Car elle est l'âme secrète et l'unité de toutes les malices de Heine. Il la perçoit et la transperce vingt fois, il en déjoue toutes les grimaces, les cuirasses et les sophismes. Ce qu'une foule d'entre nous viennent de découvrir avec horreur, il l'a montré, il l'a étalé, il l'a appelé de son nom, de tous les noms appropriés.

Lettre à Detmold d'octobre 1851 : « Vous n'avez aucune idée combien, chez cette sorte de gens, se cache à mon endroit d'ignoble perfidie, ce sous le manteau de la loyauté et de l'amitié allemande. » — « Le procédé avec lequel M... dirige sa campagne contre moi vous est connu. Il n'est point de journal au monde où il n'ait aposté ses agents. Il emploie les créatures les plus basses pour m'attaquer indirectement, alors que moi j'ai toujours agi franchement avec lui. » Celui-là c'est n'importe quel gros monsieur de là-bas, un chancelier, si vous le voulez, ou un ambassadeur. Mais voici l'espionne délicate et distinguée : « Une belle âme, éprouvant le besoin de s'intéresser aux affaires de ceux qui sont l'objet de sa sympathie, et qui, mue par de délicieux sentiments envers vous, est capable de vous interroger sur les plus petits détails de votre budget et peut-être aussi de colporter, toujours par impulsion de cœur, ce que son amour aura découvert. » Et ce n'est pas moi, c'est Heine qui, de la façon la plus claire, nous dit : D'après un ou d'après une, jugez-les tous. Associons-nous au ver, à l'espion de l'auteur de *Germania* : « Heureusement, la vieille race de l'hypocrisie s'en va de plus en plus. »

Perfides qu'ils sont, ils pourraient l'être avec grâce, avec un semblant d'excuse dans l'opportunité des intérêts ou l'élégance de la trahison. Ou plutôt, pour ne pas subtiliser dans la casuistique, ils pourraient n'être qu'équivoques. Non, ils mentent tout le temps. On s'en veut encore moins d'être leur dupe que de l'imbécillité qu'ils vous prêtent. « Ma femme a fait fuir tous les Allemands de ma maison ou les a exarèlement mis à la porte. Plusieurs dans ces dernières années ont été radés par la mort, d'autres sont partis en voyage ou sont dans des maisons de fous ou de correction, de sorte que... je ne sais rien de ma patrie, ce qui me serait pourtant bien nécessaire, dans le cas où j'aurais à démentir un mensonge avéré. »

Quant à leur caractère despotique, il est très honnêtement symbolisé par ce domestique-secrétaire, qui, voulant dire que son maître lui dicte souvent, dit : « Mon maître est dictateur. » Et, si les maîtres sont dictateurs, Heine ne perd aucune occasion de nous laisser ignorer qu'ils ont cependant beaucoup du domestique. Le reste du portrait moral s'étale dans *Germania*. Nous ne voulons que détacher ce qui est surtout illustré par la guerre présente. Au surplus on aurait tort de croire que Heine a prévu tous les défauts et vices de

l'Allemand du vingtième siècle. Il n'a ni connu ni prophétisé la lourde avidité du négociant ou de l'usurier teuton, ni cette ruée finale vers les grosses voluptés ou les curiosités sensuelles, dont témoigneraient même les livres d'un Richard Strauss, par exemple cet indécemment *Chevalier à la Rose* où Chérubin sent la choucroute et où les talons rouges piroquent avec des grâces de cent kilos. Et cependant ! Il manque bien peu de chose au bref croquis que voici pour que le Buche s'y confonde avec le Germain : « C'est la règle de la superstition, du mensonge et de l'imposture, la vie est dénuée de charme ; et l'avidité romaine a altéré la perle du Jourdain. »

Nous laisserons le poète conclure magnifiquement, sans l'interrompre. « Quand aujourd'hui je regarde la terre allemande, je ne vois qu'un pauvre peuple de nains qui rampe sur la tombe des géants. — C'est une caricature que ce peuple en costume allemand, car nos redingotes antiques évoquent mélancoliquement le passé ; ce passé où... nul jeune homme ne mentait... où nul adroit despote n'érigeait le parjure en loi... où sous l'armure était un homme et où, dans l'homme, était un cœur... »

Un de ces jours de rêverie exaltée où Heine inventait quelques raisons de plus d'admirer, d'adorer Napoléon, il songe au temps où les « grands niais de Berlin » venaient d'être dérasés et il écrit, en soupirant, dans un frisson d'admiration et de regret : « Et la Prusse n'existe plus ! » Ce cri, ce frisson, nous les faisons nôtres, mais c'est un cri d'espérance et c'est un frisson de joie.

Dans la *Nouvelle Revue*, M. Léonce Grasilier publie un article intitulé *Une descente en Angleterre* où il regrette que l'on n'ait pas construit le tunnel sous la Manche :

Que l'on se figure ce couloir ouvert aujourd'hui à la circulation des trains, que l'on s'imaginer le trafic qui pourrait s'y faire : le passage des troupes, des armes, des munitions, des approvisionnements, des ravitaillements de tous genres, et cela en parfaite sécurité, à l'abri des coups de main et des projectiles de l'ennemi, malgré ses sous-marins sans nombre, en dépit des vents, des tempêtes et des zappellins. Ne serait-ce pas l'œuvre vitale qui joindrait les deux peuples unis en une nation véritablement cordiale ?

Les Anglois ne voient-ils pas aujourd'hui leur erreur, que le mal qu'ils trouvaient dans l'exécution du tunnel s'est retourné contre eux et qu'un contraire il réside précisément dans la non-exécution de cette œuvre de vie et de sécurité ?

Déjà, nous en sommes persuadés, un revirement complet s'est fait en leur esprit : ils n'apporteront plus d'obstacle à cette entreprise si utile aux deux nations, pas plus qu'on n'en mettra à cette autre œuvre supérieurement nécessaire qui, depuis longtemps aussi, devrait permettre à la flotte française de passer sans entrave et rapidement de l'Océan dans la Méditerranée.

Ces deux grandes œuvres, complément et compensation l'une de l'autre, devront être comme le gage de l'alliance des deux peuples, aujourd'hui étroitement unis pour leur sécurité respective et la protection de la civilisation universelle.

fâme que la réussite de ce coup d'audace misérable pouvait lui procurer.

Oui, mais comment s'y prendre pour atteindre Argirh dans les sources les plus intimes de son être, dans ce qu'il avait de plus cher au monde ?

Une pensée criminelle lui vint à l'esprit, mais il hésita.

Et puis, un crime était chose trop grave.

Il savait qu'en Amérique la justice s'abat avec la même fermeté sur le plus humble sujet de l'Union comme sur le plus puissant milliardaire.

Non, il fallait trouver autre chose. Mais quoi ?

Il se mettait l'esprit à la torture lorsque le hasard parut — nous disons bien « parut » — servir sa détestable cause.

Au cours d'une fête nautique donnée en rade de Charleston, son fils, dont le canot automobile se trouvait bord à bord avec le voilier d'Edith Argirh, eut l'occasion de mettre utilement à profit sa force et sa science de nageur de premier ordre.

Au cours d'une scabreuse évolution, le bateau d'Edith, entrant en collision avec un autre voilier, chavira, se retourna, et la malheureuse jeune fille, tombée à l'eau, était bien près de périr lorsque Jean se précipita à son secours, plongea par trois fois et réussit à la ramener à son bord, évanouie, mais vivante.

A partir de cet instant, Argirh, oubliant toutes les infamies du père, voua au fils une reconnaissance éternelle.

Aussitôt après que sa fille eut repris ses sens, dès qu'il fut rassuré par les médecins accourus à son appel, il voulut voir Jean, le pria de venir jusqu'à Argirh-City, de bien vouloir se présenter à son bureau ; et lorsque les deux hommes furent en présence, le père d'Edith, en donnant l'accolade à Jean, laissa entendre :

— Vous m'avez sauvé plus que la vie... je ne l'oublierai jamais... Si, un jour, vous avez besoin de moi, accourez... ma fortune est à vous, ma fortune et mon cœur.

Lorsque, en rentrant le soir à Charleston, Jean fit part à son père de ce qui s'était passé dans le

La raisonnable expérience de Charenton

Est-ce à Charenton qu'il conviendra, dites-moi, d'aller chercher le sage exemple de la pondération commerciale ? Une courte enquête nous autorise à poser la question, peut-être même à la résoudre. Que l'on en juge :

Il y a moins de deux mois, la crise de la vie chère sévissait dans la commune. La viande, tout particulièrement, atteignait des prix prohibitifs pour bien des bourses modestes. Hier nous avons vu, devant les étals achalandés, des ménagères souriantes emporter d'appétissants morceaux aux prix les plus modestes...

Subvention ? Savant négocié ? Non point ! La baisse des cours s'explique, aisément, en deux mots : concurrence et taxation.

Aussi bien, voici l'histoire :

Alors que la crise de la viande sévissait, le Conseil municipal de Charenton reçut, certain jour, la visite d'un ancien boucher, M. Clémenti, dont le nom vaut d'être retenu.

M. Clémenti fit à la docte assemblée une courte déclaration :

— La viande fraîche est chère, dit-il ; la viande frigorifiée meilleur marché. Par malheur la vente de la viande frigorifiée nécessite un outillage coûteux, qu'aucun boucher charentonnais ne possède... Que la commune me prête quelques fonds et j'achète l'outillage nécessaire !...

La commune ne refusa point les avances sollicitées. L'œuvre était d'intérêt général, les conseillers municipaux firent diligence pour la réaliser. Toutefois, ils posèrent des conditions :

— Vendre de la viande frigorifiée à bon marché c'est bien, remarquèrent-ils, mais il est désirable que l'on puisse acheter de la viande fraîche à prix abordable. Nous voulons bien vous mettre à même d'établir un état de viande frigorifiée, mais à condition que vous ouvriez, immédiatement, un autre état de viande fraîche vendue aux prix taxés par la commission intercommunale. Acceptez-vous ?

M. Clémenti accepta.

Et ce fut, au marché de Charenton, une stupeur !

M. Clémenti, en effet, acheta directement sa viande dans le Nivernais. Evitant ainsi tout intermédiaire onéreux, il supporta sans peine une taxe sévère. Et il vendit bon marché...

Dix jours après sa création, la boucherie « d'ouverture sous le contrôle municipal » monopolisait la clientèle.

Mais elle ne la monopolise plus.

Que firent, en effet, les autres bouchers si sévèrement concurrencés ? Parbleu ! ils baissèrent, à leur tour, leurs prix.

Et voilà le bel exemple d'initiative économique donné par Charenton.

CHAPITRE V

Où la lutte de Wickerski contre Argirh prend une étrange tournure.

Comme Jean Wickerski venait d'atteindre sa vingt-quatrième année, c'est-à-dire, six mois juste jour pour jour avant que ne commence notre récit, son père, las et fourbu de livrer sans cesse contre Argirh une bataille tournant, à chaque nouveau combat, à chaque nouvelle escarmouche, à son désavantage, s'accorda un armistice de quelques semaines durant lequel, tout en changeant son fusil d'épaule, il passa le plus utile de son temps à élaborer un nouveau plan de conduite.

Les coups de Bourse, les boycottages, les grèves avortant dès les premières heures de leur déclaration, rien n'avait eu raison du colosse d'airain qu'était devenu John Argirh : il fallait trouver autre chose.

On s'étonnera peut-être de cet acharnement que mettait Julius Wickerski à « déboulonner » Argirh, étant donné qu'il n'avait, tout bien pesé, rien à reprocher à celui-ci.

Répetons-le : Wickerski, en véritable Teuton qu'il était, ne pouvait supporter près de lui une force agissante et victorieuse. C'était bien le Boche qui ne voit que par lui, et qui s'estime seul digne de prendre position là où il a décidé de monter sa tente.

D'autre part, du fait de cet entêtement propre à ceux de sa race, rien n'aurait pu le faire revenir sur ses projets misérables dont il voulait la réussite à tout prix.

Quiconque n'était pas son allié, c'est-à-dire son esclave, sa chose, ne méritait pas d'exister.

Wickerski über alles !

Telle était sa devise.

Ne réussissant pas à atteindre dans John Argirh le millionnaire averti, il pensa à supplicier le père.

— Ah ! si je pouvais le faire souffrir par sa fille !

Le misérable savourait à l'avance la joie in-

bureau d'Argirh, le hideux Boche ne put retenir une exclamation de mauvaise joie.

Une idée machiavélique venait de germer dans son cerveau.

Deux jours après, Julius pria son fils de venir le retrouver dans son bureau et, froidement, tout comme il aurait rendu un arrêt de mort, lui déclara :

— Dans six mois... oui, six mois, il me faut bien cela... tu épouseras Edith Argirh...

En entendant son père prononcer ces paroles, Jean avait fait un saut de carpe en arrière.

Écarquillant les yeux, il s'était exclamé :

— Dans six mois, épouser miss Edith ? J'ai mal entendu, mon père... Ce mariage est impossible, et vous le savez bien... Les Argirh sont vos ennemis, et ce n'est pas parce que j'ai sauvé son enfant d'une mort certaine que votre ancien ami consentira à donner sa fille au fils de Julius Wickerski...

— Pourquoi pas ?... si Julius Wickerski se repent... si Julius Wickerski avoue ses torts et exprime sincèrement des regrets ?...

— Vous feriez cela ?

— Du moment que ton bonheur est en jeu, je n'hésiterais point un instant.

— Mon bonheur, dites-vous ?

— Mais oui, mon fils, ton bonheur... Qu'y aurait-il d'étonnant à ce que j'aie surpris le secret de ton cœur ?

— Le secret de mon cœur ?

— Allons, n'essaye pas de faire le cachottier avec moi : tu aimes miss Edith... Ce n'est pas la première fois qu'un sauveur s'éprendrait de celle qu'il a arrachée, au péril de sa vie, à une mort certaine... Depuis cette fête nautique, tu n'es plus le même... Tu parais plus réfléchi... Je te surprends souvent à penser, le regard perdu dans je ne sais quelle rêverie... ou plutôt, je l'ai deviné dans quelle rêverie tu t'absorbes : c'est Edith qui occupe toute ta pensée.

(A suivre.)

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— S. A. le prince Karam de Kapurthala vient d'arriver à Paris. — Le capitaine Henri Tillet, du 95^e d'infanterie, a été cité à l'ordre du jour en ces termes : « Gradé d'un courage et d'une énergie remarquables, toujours volontaire pour les missions les plus dangereuses, a participé à toutes les actions dans lesquelles le régiment a été engagé ; blessé pour la quatrième fois dans les combats de Verdun ; sous-officier d'une grande valeur, donnant l'exemple du devoir militaire ; a sauvé son colonel, le 21 mars, devant Verdun, après avoir ramené et coupé un réseau de fils de fer barbelés de 5 mètres de large, sous un bombardement des plus intenses de deux heures et demie. »

BIENFAISANCE

— Une double fête shakespearienne, au profit des « Croix-Rouges d'Angleterre et de France », sous le patronage de J.L. MM. le roi et la reine d'Angleterre, de la princesse Christian et de la princesse Louise, duchesse d'Argyll, aura lieu à Londres les 13 et 14 juillet dans les jardins du Middle Temple, situés sur les bords de la Tamise et où Shakespeare place l'origine de la guerre des Deux-Roses.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
De Mlle Le Bris, sœur du vice-amiral Le Bris et de l'ingénieur Guy Le Bris. Les obsèques seront célébrées à Saint-Pierre de Neuilly (avenue du Roule), demain lundi, à 9 heures ;
De Mme Le Bourgeois, veuve de l'amiral Le Bourgeois, décédée à Toulon ;
De M. Victor Delbos, professeur à la Sorbonne, membre de l'Institut, chevalier de la Légion d'honneur, décédé le 16 juin en son domicile, 46, quai Henri-IV, âgé de cinquante-quatre ans ;
Du sous-lieutenant Henry Darcy, âgé de vingt ans, mort pour la France le 13 juin, fils de M. Jean Darcy et de Mme née Franquerville ;
De Mme Jacques Bouteau, décédée en son lit, 39, rue De-camps, âgée de soixante ans ;
De M. Maurice Ettinger, sous-lieutenant au 70^e d'infanterie, trois fois cité à l'ordre du jour, mort pour la France à vingt-quatre ans, le 16 avril, frère de Simon Ettinger, capitaine au même régiment, cité à l'ordre du jour, disparu en Lorraine le 4 septembre 1914 ;
De M. Maurice Hermandre, sous-lieutenant d'artillerie, observateur en avion, mort pour la France à vingt-quatre ans ;
Du sous-lieutenant Henry Bouteiller, attaché à l'état-major de la 19^e brigade, décédé à l'âge de quarante ans. De son mariage avec Mlle Claire Bernard-Deuls, il laisse trois enfants ;
Du docteur Brogne de Chérelle, directeur d'un hôpital à Châteaudun, chirurgien à l'hôpital de Cannes, décédé à Granville âgé de quarante-deux ans ;
De M. Jean Despres, élève à l'Ecole Polytechnique, sous-lieutenant au 107^e régiment d'artillerie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France, âgé de vingt-deux ans ;
De M. Bancherot, chef d'escadrons en retraite, chevalier de la Légion d'honneur ;
De Mme veuve Schumacher, mère de la dévouée secrétaire d'archives de mutualité ou d'assistance ;
De la marquise de Trébans, décédée au château de Honetteville.

A l'Hôtel de Ville

Les nouveaux bureaux du Conseil municipal et du Conseil général de la Seine

Le Conseil municipal et le Conseil général de la Seine vont reprendre leurs travaux. La première assemblée se réunira demain lundi, la seconde mercredi prochain.

Nos élus devront procéder à la formation de leurs bureaux. Décidés à maintenir l'union sacrée établie à l'Hôtel de Ville, ils ont résolu de former les nouveaux bureaux par la représentation de tous les groupes politiques.

Comme il appartient à la droite de désigner le président du Conseil municipal, M. Milboud sera maintenu président.

Ont été choisis comme candidats à la vice-présidence : MM. Froment-Mourice (droite), Hénaff (radicaux), Gay (alliance démocratique) et Dierbécourt (socialistes) ; comme secrétaires : MM. Delavenne (républicains municipaux), Fiancelle (socialistes), Pointel (républicains municipaux) et Lallier (socialistes indépendants).

Au Conseil général de la Seine, les radicaux ont choisi comme candidats à la présidence MM. Peuch et Rousselle. Ont été désignés comme candidats à la vice-présidence : MM. Camille Roussel (droite), Polry (socialistes indépendants), Martin (socialistes), Levé (républicains municipaux) ; comme secrétaires : MM. Fontaine (radicaux), Venderer (socialistes), Delpech (socialistes indépendants), Mayer (Alliance démocratique).

Les candidats à la fonction de syndic sont MM. Flaut et Gont.

Nos conseillers municipaux et généraux donnent un bel exemple de solidarité patriotique. — M. E.

Académie des Sciences morales et politiques

La séance d'hier a été levée en signe de deuil par suite du décès de M. Victor Delbos, professeur de philosophie à la Sorbonne et membre de cette académie depuis 1911.

Sur le rapport de M. Arthur Chuquet, une partie du prix Audiffert (6.500 sur 10.000) a été répartie de la façon suivante : 1.500 francs sont accordés à M. Charles Coste pour son ouvrage *l'Angleterre et la guerre* ; 1.000 francs à M. René Lott, *Du christianisme au germanisme* ; à M. Gustave Sommeville, *Pers Lige, le chemin du crime* (novel 1914) ; à M. Henry Wouters, pour l'ensemble de ses travaux sur la science de la législation financière ; 500 francs à M. le baron Buffon, *Rechts de combattants* ; à M. l'abbé Félix Klein, *la Guerre vue d'une ambulance* ; à M. Georges Lachapelle, *Nos finances pendant la guerre* ; à M. Georges Larnarquer, à M. Théodore Ribot.

Enfin, l'Académie accorde une mention très honorable à M. Victor Ouedorp, secrétaire de la rédaction du *Temps*, pour son ouvrage *la Guerre de tranchées, il y a soixante ans*, « travail, dit le rapporteur, d'une actualité si saisissante ».

M. Janet a donné, ensuite, lecture de son rapport sur les secours accordés sur la fondation Carnot.

LES EPHIMERIDES DE LA GUERRE.

SAMEDI 10 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — Nous repoussons des attaques en Champagne et dans les Vosges.

FRONT RUSSSE. — Nos alliés continuent leur victorieuse offensive et occupent la position fortifiée de la rive est de la Strypa. Ils font 5.600 prisonniers nouveaux. (Total : 72.600.) Dans la région de Trébizonde ils délogent l'ennemi à l'ouest de Platène.

DIMANCHE 11 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — En Argonne nous occupons les trois côtés d'un entonnoir de 80 mètres de diamètre. Dans les Vosges l'ennemi est rejeté des tranchées qu'il avait pu aborder.

FRONT RUSSSE. — L'offensive de nos alliés continue victorieusement. Le total de leurs prisonniers s'élève à 3 généraux, 1.619 officiers et 106.554 soldats. Ils prennent la ville de Doubno et le fort, occupent la région du village de Dornedowka et forcent à se rendre la garnison du point d'appui de Mlynov. L'ennemi est en outre culbuté dans la rivière Strypa et au sud-est de Talszzyki fait sauter la gare de Yourkowitz. La position au sud de Dobronovize est enlevée. Sur le front du Caucase nos alliés progressent dans la direction de Gumusch-Nan et de Diarbekir.

FRONT ITALIEN. — L'action offensive de nos alliés se dessine depuis l'Adige jusqu'à la Brenna. Les fortes attaques de l'ennemi sont repoussées.

LUNDI 12 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — Une attaque allemande est repoussée au nord du fort de Vaux et au nord de l'ouvrage de Thiaumont.

FRONT ITALIEN. — Nos alliés avancent dans le val d'Arno, dans le secteur de Pasubio et sur la ligne Posina-Astico. Ils rejettent deux contre-attaques dans la zone de Campiglia et la direction des Forni-Aliti. Nouveaux progrès dans la vallée de Lugana et sur le plateau des Sept-Communes.

FRONT RUSSSE. — Nos alliés poursuivent l'ennemi défilé. Le total de leurs prisonniers s'élève à 1.700 officiers et 113.000 soldats. Ils ont atteint les faubourgs de la ville de Czernowitz. Les Allemands tentent une vaine diversion vers Riga et réussissent à pénétrer dans le bois à l'ouest de Kotchany.

MARDI 13 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — Les Allemands pénétrèrent dans quelques éléments avancés de notre ligne (pentes est de la cote 321).

FRONT ITALIEN. — Nos alliés prennent d'assaut la ligne fortifiée qui de la hauteur de Parmesan remonte le long du Rho Romini.

FRONT RUSSSE. — Nos alliés enlèvent de nouvelles positions notamment en Bukovine sur le Pruth.

MERCREDI 14 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — A l'est de Soissons nous enlevons un petit poste allemand. Bombardement violent sur la rive droite de la Meuse.

FRONT BRITANNIQUE. — Les Canadiens ont repris les positions de Zillebreke. Les Australiens ont attaqué avec succès au sud du bois Grenier.

FRONT RUSSSE. — Nos alliés progressent remarquablement et font prisonniers 20 officiers nouveaux et 6.000 soldats. (Total : 1.720 officiers et environ 120.000 soldats.)

JEUDI 15 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — Nos troupes enlèvent une tranchée allemande sur les pentes sud du Mort-Homme et font 130 prisonniers dont 9 officiers.

FRONT ITALIEN. — Nos alliés s'emparent des lignes ennemies à l'est de Montefalcone et au sud de San Antonio.

FRONT RUSSSE. — L'offensive de nos alliés se poursuit et le chiffre de leurs prisonniers dépasse 150.000.

VENDREDI 16 JUIN

FRONT FRANÇAIS. — Les contre-attaques allemandes échouent et nous faisons plus de 200 prisonniers. Au Mort-Homme les tranchées que nous avons conquises s'étendent sur un front d'un kilomètre.

FRONT RUSSSE. — Nos alliés remportent de nouveaux succès de façon exceptionnellement brillante et font plus de 14.000 prisonniers nouveaux.

FRONT ITALIEN. — Toutes les attaques autrichiennes sont brisées par nos alliés qui ramassent des prisonniers au mont Lemerle par une contre-attaque réussie.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 17 juin 1916

La température est redevenue plus normale, et les inquiétudes de la culture sont en partie calmées.

Les affaires à la Bourse de commerce sont toujours restreintes : blés, farines, huiles, alcools et sucres, sans affaires ; cours mous.

Suifs cotés 154 fr.

Les pâtes alimentaires ont suivi la loi commune : la hausse est de 15 à 20 centimes la livre depuis le début de la guerre, ce qui est excessif, le blé n'ayant pas haussé dans la même proportion.

Au Havre, le café est ferme à 74 fr. disponible.

A New-York, le sucre maintient sa valeur en disponible ; le livrable est plus ferme. Cours du coton calmes ; juillet, 12.80 ; sept., 12.92 ; oct., 12.96.

Le marché aux bestiaux de la Villette a signalé de la baisse sur les bœufs et de la faiblesse sur les autres cotes. Les fourrages, à la Chapelle, sont devenus plus abondants à des prix plus bas.

Aux Halles, les beurres et les œufs sont faiblement maintenus. Une véritable perturbation s'est produite au marché des fromages, surtout sur les camemberts, taxés par la préfecture à 75 centimes. Cette mesure a restreint les expéditions sur Paris, les producteurs obtenant de meilleurs prix sur le front, où la consommation est énorme, bien que dans certaines villes, comme Bar-le-Duc, le camembert ait été taxé à 90 centimes.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Après un commun accord entre l'administration de la Guerre et le Comptoir français du sulfate d'ammoniaque, il a été mis à la disposition de l'agriculture un certain tonnage de sulfate d'ammoniaque devant être employé dans la saison automne 1916. Ces quelques lots ont été immédiatement acceptés.

OPPRESSES, BRONCHITEUX
EMPLOYEZ LA POUDRE LOUIS LEGRAS
2 FRANCS TOUTES PHARMACIES
Ayuntamiento de Madrid

THÉÂTRES

A l'Association de la critique dramatique et musicale. — Le Comité de l'Association de la critique dramatique et musicale réuni aujourd'hui sous la présidence de M. Adolphe Brisson, président, a renouvelé son bureau pour l'exercice 1916-1917.

MM. Théodore Henry, secrétaire général, Georges Daudet, trésorier, et Edmond Sionville, archiviste, ont été maintenus dans leurs fonctions respectives.

M. Henri de Curzon a été élu bibliothécaire.

A l'Opéra-Comique. — L'Opéra-Comique créera, cet automne, un grand ouvrage de M. Alfred Bruneau, *les Quatre journées*, drame musical en quatre actes, qui s'inspire directement de notre glorieuse époque.

L'Olympia a mobilisé les plus grandes vedettes parisiennes. — Poésie dans *Souriez, je le veux !* avec ses camarades : Mme Norris, M. Fleury et M. Clément, de l'Odéon. Rentrée du parfait diseur Dalbret, dans un nouveau programme ; Rose Amy, les Harnamiras, les plus merveilleux acrobates du monde ; Hédé, Toci and Tard, Velmah, Musto, etc. etc. Aujourd'hui, matinée et soirée ; fauteuils : 1, 2, 3 francs.

DIMANCHE 18 JUIN

La matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 1/2, *le Marquis de Priola*. Opéra-Comique. — A 1 h. 1/2, *le Marquis de Priola*, de Jeanette.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *les Mousquetaires au combat*.

Même spectacle que le soir : Antoine, 2 h. 30 ; Gymnase, 2 h. 45 ; Marigny, 2 h. 30 ; Porte-Saint-Martin, 2 h. 15 ; Palais-Royal, 2 h. 30 ; Renaissance, 2 h. 30 ; Variétés, 2 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.) Gaumont-Palace. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.) Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.) Omnia-Palé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.) Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Comédie-Française. — A 8 heures, *On ne badine pas avec l'amour*, *le Baiser*.

Opéra-Comique. — A 8 heures, *Mignon*. Théâtre Antoine. — A 8 h. 30, *la Revue et l'Ecole du piston*, *Ambigu*. — A 8 heures, *la Femme X...*

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 20, *Mon Bébé*. Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *le Château de la mort lente*, (Matinée mercredi).

Gymnase. — A 8 h. 50, *la Charrette anglaise*. Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, *le Secret de Samson*. Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, *la Revue*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flamme*. Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Voleur de nuit* (Sacha Guitry, Charlotte Lysès) ; *Où allons-nous ce soir ?* (Mat. jeudi et dim.)

Renaissance. — A 8 h. 40, *l'Hôtel du Libre Echange*. Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *la Traviata*. Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*.

Vaudeville. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *Poésie dans Souriez, je le veux !* (Sketch). Vingt vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 30 (nouveau horaire), *l'Armée serbe à Salonique*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palé. — *Les deux Marquises* ; *Mourir pour vivre* ; *Mentoutant*, correspondant de guerre.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Tivoli-Cinéma. — *Fatality* ; *Mourir pour vivre* ; *Mentoutant* correspondant de guerre ; *Tivoli-Journal*.

CONTRE L'ALCOOLISME

L'Amicale des professeurs du lycée Lakanal à Sceaux, présidée par M. Dispan de Florian, vient d'organiser un vaste pétitionnement tendant à faire de chaque établissement universitaire un centre d'action et de propagande antialcooliques. Voici la formule de pétition adoptée et qui sera adressée par la suite au Parlement :

Nous demandons au Parlement de combattre l'alcoolisme autrement que par des mesures dérisoires.

Nous lui rappelons qu'il y va du salut de la nation et de la race.

Nous le supplions de considérer que le temps presse, que l'heure n'est plus aux armoiries, et qu'au-dessus des fabricants et des marchands d'alcool il y a la France qui ne veut pas et ne doit pas périr.

LES SPORTS

AUJOURD'HUI

Cyclisme. — BREVET DES 100 KILOMÈTRES. — Sur le parcours Saint-Germain-Chauffour et retour, la Société des Courses organise, pour la sixième fois, cette épreuve, dont le départ aura lieu à 1 heure, à la grille d'Hennessy.

Football association. — LA COUPE NATIONALE (U.S.F.S.A.). — Aujourd'hui, épreuves décisives de la Coupe Nationale ; le principal match opposera le C.A. de la Société Générale, actuellement en tête du classement de la poule finale et tenant de la Coupe, à l'U.S.A. de Cléchy, sur le terrain du C.A.S. Générale, à Aulnoy-Boulogne, à 3 h. 15. La partie sera arbitrée par M. Lebrun.

UN MATCH A SAINT-CLOUD. — A 3 heures, à La Faisanderie, le Stade Français (1) rencontrera l'A.S. Française (1).

Course à pied. — LE PRIX DANTIGNY (U.S.F.S.A.). — Au Pré-Catelan, cet après-midi, sur le terrain du R.C.F., 105 coureurs prendront part aux diverses séries du programme.

CHAMPIONNATS DE LA F.G.S.P.F. — Ce matin, à 9 heures, sur la piste de Genilly, épreuves disputées entre 24 sociétés ; continuation à 2 heures de l'après-midi : 21 sociétés et 180 concurrents représentant 600 engagements.

LA VOLONTÉ ET LA MÉTHODE ASSURENT LE SUCCÈS
Si vous avez volonté, nos praticiens et méthodes vous donneront en 3 mois l'assurance professionnelle comptable ou d'élève qui vous ouvrira accès immédiat à situations d'avenir. En 3 mois, par leçons alternées avec différents prof. Londres, vous parlerez anglais aussi couramment qu'après séjour d'un an en Angleterre. Situations procurées gratuitement. Ecole Pratique, 45, rue de Rennes, 45 (pr. St-Germain-des-Près).

SAVON TRICAP
SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

BIEN-ÊTRE ET INDÉPENDANCE
À LA PORTEE DE TOUS EN S'INSPIRANT DE
PENDANT-APRÈS relatant entreprises faciles
travaux lucratifs.
Ouvrag. pratiqu. documenté expéd. contre 1.50 mandat.
Imprimerie, 8, rue Agent-Bailly, Paris (Dernier 1000).

ASTHME
Soulagement et Guérison
par les Cigarettes de la Poudre
de la St-Thomas-Pain, 20, rue St-Germain, Paris
Sous la signature de J. ESPIC et de la marque ci-dessus

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC anciennes
Laboratoires FIEVET, 63, r. Réaumur La boîte 5 fr. c. mand

Képhaldol
Comprimés souverains contre
LES DOULEURS
Les névralgies, sciaticques, migraines, maux de reins, rage de dents, rhumatismes sont vite calmés et guéris par le Képhaldol : spécifique absolument inoffensif et sans rival.
J. RATIE, ph., 45, rue de l'Échiquier, Paris
et toutes Pharmacies.
Le grand tube 3 fr. 50. La petite boîte 0 fr. 50

Amateurs de bon café
RESSUMÉZ-VOUS
préparation parfaite
arôme concentré
économie d'un quart
avec le nouveau filtre double
LE TONNEAU brev. S. G. D. G.
Notice explicative gratis. Envoi de l'appareil franco contre mandat de 8 fr. 95.
VOISIN, 8, rue Remparts-d'Alnay, Lyon

CONSTIPATION
et ses Conséquences
GRAINS de SANTÉ du D^r FRANK
1 ou 2 grains avant le repas du soir.

MAIGRIR OU L'ART DE RAJEUNIR
Par les plantes, la Tisane Svaltas
c'est l'art de guérir, la santé et la jeunesse.
Boulevard de la République, 13, rue des Mathurins, 13, PARIS.

STELLA-PLAGE, près PARIS-PLAGE
Création unique à la mer
Vente exceptionnelle de terrain à 250 fr. le lot.
Paiement après hostilités, 30, r. Vignon, Paris.

SAVON DENTIFRICE VICIER
Le Meilleur Antioxydant. 31, rue de la Harpe, 12, M^e Bonne Nouvelle, Paris

DÉPURATIF BLEU
au suc de plantes.

Guérit : Vices du Sang, Consanguinité, Eczéma, maladies d'estomac, de Foie, le Rhumatisme, en chassant l'acide urique, purifie les Reins, la Vessie, rend le Sang frais. Evite les accidents dus à un arrêt ou une mauvaise circulation du sang. Décongestionne les Convalescents, empêche l'écoulement des urines.
Prenez le **DÉPURATIF BLEU** avec confiance, vous en avez formé et sentez 2.50, chez Pharmacie BRELAND, pharmacien, 21, rue Antoine-Léon, Lyon.
Paris : Ph^{ie} Normale, 18, r. Brouet; Ph^{ie} du Nord, 132, r. Lafayette; Ph^{ie} Planche, r. de l'Arrière-Vue; Ph^{ie} Centrale des Gr. Bds, 178, bd Montmartre; Ph^{ie} du Printemps, 32, r. Joubert; Ph^{ie} Commerce, 64, Clichy; Ph^{ie} Ballon, 60, r. de Sévres; Ph^{ie} du Soleil, bd Strasbourg, 75, Ph^{ie} P.L.M., bd Diderot.

BRACELETS - MONTRES
Verres incassables
Acier ou nickel, 40 fr.
Heures et aiguilles luminis. 49 fr.
Repasées en second et réglées.
Garanties 10 ans. Franco c. mandat.
A. MEYLAN, 20, rue d'Alsace, Paris.

MORTIS DÉTRUIT TOUT
RATS, Souris, Mulots, Campagnols, Taupes, PUNAISES, Poux, Puces, Fourmis, Mites, CAFARDS, Blattes, Cancrelats, MOUCHES, Moustiques, LIMACES, Vers, Loches, Courtillères, etc.
RÉSULTATS GARANTIS
19 bis, Rue du Louvre, PARIS

VICHY L'HOTEL MAJESTIC
et ses nombreuses annexes
assurent à leurs hôtes
LE MAXIMUM DE CONFORT

ACHAT ET VENTE DE TITRES PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE
BANQUE GIRON 154^e année, 67, rue Rambuteau. Téléph.

LE CHRONOGRAPHE JUST
employé dans tous les Services techniques de l'ARMÉE FRANÇAISE
Garanti 10 ANS (réparations gratuites)
Acier : 70 fr. - Argent : 80 fr.
MONTRE-BRACELET à ancre, Cadran lumineux
Nickel 38 fr. - Argent 45 fr.
PODOMÈTRE
1000 Km 30 fr. - 100 Km 20 fr.
JUMELLES militaires à partir de 25 fr.
BOUSSOLES diaphanes lumineuses, de Campagne... 6 fr. 95
Prix de guerre exceptionnels. Irreversibles de part dans la zone des Armées.
J. AURICOSTE & C^o, Horloger de la Marine de l'État et du Service géographique de l'Armée
40, RUE LA BOÉTIE, PARIS
Envoi gratuit sur demande de Notices descriptives.

EAU VERTE DE MONTMIRAIL
(VAUCLUSE)
LE PURGATIF FRANÇAIS
la Blédine
JACQUEMAIRE
farine délicate
est
L'ALIMENT FRANÇAIS
des Enfants
des Surmenés, des Vieillards,
des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.
ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
en vente dans
Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epiceries.
DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT
Établissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Hérault)

Maladies de la Femme

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la
JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage. Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies Intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancères, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies, 4 fr. le flacon, 6 fr. 40 franco gare. Les 3 flacons 12 francs franco, contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.
(Notice contenant renseignements gratis) (50)

CHEMINS DE FER DE L'EST

Saison des Bains 1916.

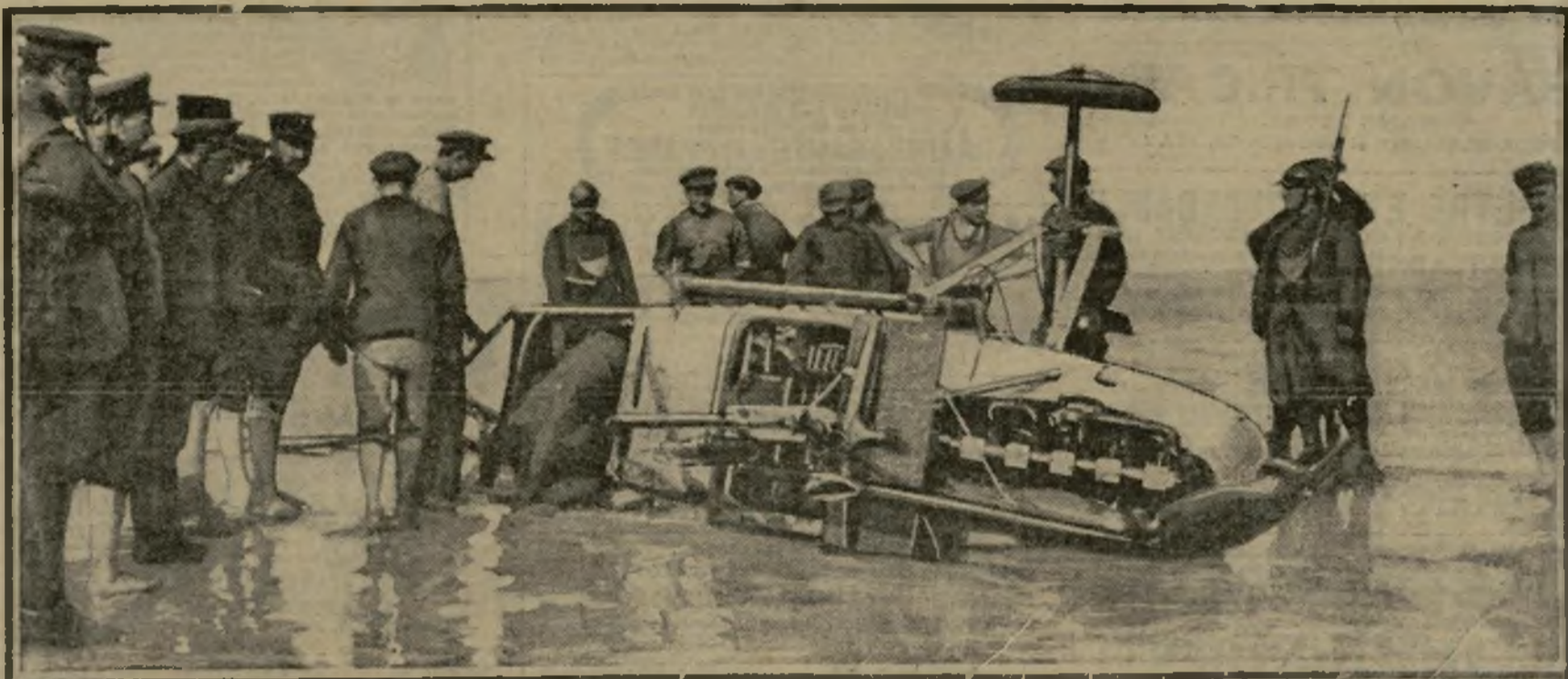
Du 1^{er} juillet au 31 août des voitures directes de 1^{re} et 2^e classes circuleront entre Paris et Martigny-les-Bains, Contrexéville, Vittel, Luxeuil-les-Bains, Plombières-les-Bains.
À l'aller, le départ de Paris aura lieu à 8 heures et l'arrivée entre 14 h. 20 et 15 h. 30 dans les trois premières villes d'eau et entre 15 h. 40 et 16 h. 40 dans les deux autres.
Au retour, les voitures quitteront Plombières à 12 h. 40, Luxeuil à 13 h. 20, Vittel, Contrexéville et Martigny entre 12 h. 45 et 13 h. 45 pour arriver à Paris à 21 h. 05.
Wagon-restaurant entre Paris et Langres.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volument.

AU
PRINTemps
LUNDI 19 JUIN
et jours suivants
MISE EN VENTE ANNUELLE DE
SOLDES
RABAIS 35 A 40%

Un aviatik abattu par les canonniers belges



Une section d'autocanons belge contre avions a réussi, au cours d'une nuit récente, à descendre un aviatik qui est tombé sur une plage belge, à quelques mètres du flot. L'appareil était complètement brisé.

Une grande revue militaire à Bucarest



LA REINE MARIE (X)



LE ROI ET LE PRINCE HÉRITIÈRE



L'ARTILLERIE DÉFILE DEVANT LES TRIBUNES

Le 23 mai a eu lieu à Bucarest une grande revue militaire à l'occasion du 39^e anniversaire de l'Indépendance roumaine. Cette revue a été passée par le roi. La reine Marie, le prince héritier, les membres du gouvernement et un brillant état-major d'officiers assistaient à cette cérémonie où, pour la première fois depuis le début de la conflagration européenne, l'on revit dans la capitale les régiments qui gardaient les frontières autrichienne et bulgare.